

## **Colloque du Cercle freudien**

**22 janvier 2011**

### **Sexuation et filiation : crise du symbolique ? homophobie ?**

**Yves Richard** : Je vais laisser la parole à Olivier Grignon, qui va introduire cet après-midi et vous exposer la façon dont lui-même et Michèle Montrelay ont conçu le déroulement des débats de cet après-midi. Je vous présente en deux mots le dispositif pratique. Comme vous avez vu sur le programme, l'après-midi sera consacré à trois thèmes qui seront traités en deux parties. Nous ferons une pause au bout des deux premiers vers 4 heures ou 4h30, puisque nous commençons avec un peu de retard. Et le dispositif consistera pour Michèle Montrelay et Olivier Grignon à poser des questions à Jean-Pierre Winter et à Claude Rabant, qui y répondront, et ensuite la parole sera donnée à la salle pour les échanges. Je passe tout de suite la parole à Olivier Grignon.

**Olivier Grignon** : À l'origine des rencontres de cet après-midi, il y a, de façon factuelle bien sûr, l'article de Claude Rabant, paru dans la page « Rebonds » de *Libération* du 26 mai 2010, portant comme titre « Homoparentalité. La psychanalyse peut-elle dire la norme ? ». Cet article répondait lui-même au livre de Jean-Pierre Winter, que Jean-

Pierre venait de faire paraître, qui s'intitule *L'homoparenté*. Après quoi donc le Cercle freudien a souhaité organiser une rencontre avec eux. Mais une rencontre qui ne se limiterait pas à un débat entre eux deux. Nous avons voulu surtout un débat entre psychanalystes sur ces questions, un débat large, dans la communauté psychanalytique elle-même, pas dans la presse ou dans les commissions diverses, où seuls quelques spécialistes prennent la parole au nom de la psychanalyse. Forcément, ça va donc sembler obsolète pour ceux qui sont plus spécialistes de ces questions. Mais il nous a semblé nécessaire, à Michèle Montrelay et à moi, de reprendre les choses largement, car il ne faut pas croire que pour l'ensemble de la communauté psychanalytique, ça aille encore beaucoup plus loin dans la pensée que la simple opinion. À cette fin – et les amateurs de combats de boxe en seront pour leurs frais – nous avons proposé, comme Yves Richard vous l'a dit, deux lecteurs des thèses de chacun – Michèle Montrelay et moi-même – afin de les questionner. Nous avons lu leurs ouvrages, ainsi que les documents qu'ils nous ont fait parvenir. Je vous signale du reste qu'il y a une librairie qui, comme dans chaque réunion de psychanalystes, vient proposer des ouvrages, et vous y trouverez notamment certains livres : un qui vient de sortir notamment avec un article dedans de Claude Rabant, etc.

Nous avons, disais-je, lu leurs ouvrages, et c'est un travail de lecture. De sorte que les questions que nous allons leur poser vont plus loin qu'un simple rappel de leurs thèses, puisque, bien évidemment, nous nous sommes, dans ce travail de lecture, confrontés à leurs présupposés théoriques et idéologiques. Nous avons ainsi voulu en quelque sorte pousser l'un et l'autre dans leurs retranchements afin qu'ils portent plus

loin encore leur réflexion. À mon avis, l'enjeu de cet après-midi, c'est de savoir si la psychanalyse a quelque chose de spécifique à formuler sur la question de l'homoparentalité et si oui, quoi.

Je rappelle en deux mots – c'est très succinct, ils corrigeront ou ils compléteront eux-mêmes – les thèses de chacun. Pour Jean-Pierre Winter, l'homoparentalité, qu'il appelle à dessein « homoparenté », est un changement sans précédent de la notion de parenté qui porterait atteinte au langage lui-même. Pour Jean-Pierre Winter, ce constat n'a rien d'homophobe. Cette mutation s'inscrirait dans une tendance générale d'horreur du naturel, puisque ça revient à isoler complètement le signifiant du réel qui le détermine. Pour Claude Rabant, en gros, c'est le contraire. Il s'agit d'une évolution sociale incontournable. S'inscrire en faux contre ce progrès est non seulement un surgeon de l'homophobie, puisque ça rabat l'ordre symbolique sur un ordre sexuel hétéro, mais c'est aussi une déviation du lacanisme.

Sur le programme vous avez vu qu'il y a trois thèmes. Nous allons commencer par le premier thème. Ce premier thème va être introduit par Michèle Montrelay. Nous écouterons les réponses et les développements de Claude et de Jean-Pierre. Ensuite, j'introduirai une deuxième partie dans ce premier. Et là, ensuite, il y aura – après leurs commentaires – un débat avec la salle. Nous ne savons pas si nous pourrions tenir le deuxième thème dans le temps imparti pour notre après-midi, puisque le troisième thème est de façon très large la possibilité pour, et Claude, et Jean-Pierre, de développer ce qui n'est pas avancé dans nos questions, etc. Ça sera un moment de très large débat entre eux et avec vous.

Donc je passe la parole à Michèle Montrelay.

**Michèle Montrelay** : Comme je suis tout à fait en accord avec la présentation qu'Olivier vient de faire de notre après-midi, que je suis tout à fait d'accord bien sûr sur les enjeux que nous allons soutenir, nous sommes amenés, par ce thème du mariage homosexuel, nous sommes amenés à repenser certains des fondamentaux de la psychanalyse. Donc je vais, dans un premier temps, aborder ces questions qui, en apparence en tout cas, ne concernent pas directement notre sujet. Évidemment, nous y reviendrons très facilement.

Donc je poserai trois questions à Jean-Pierre et à Claude. Voici quelles sont ces questions. Premièrement : est-ce que la notion de « scène primitive » nous est encore utile de nos jours dans notre écoute, ou bien est-ce qu'elle est obsolète ? Première question. Deuxième question : quand on parle de différence des sexes, est-ce que nous pouvons, nous analystes, entendre exactement par ce mot « différence des sexes » la même chose que ce que l'on entend habituellement ? Troisième question : il n'y a pas de rapport sexuel ; comment entendre cet adage de Lacan qui, m'a-t-il semblé à la lecture de Jean-Pierre et de Claude, ne s'entend pas forcément de la même façon ?

Donc, nous partons d'une évidence. Nous disons : pour le sens commun, la différence des sexes demeure un fait qui va de soi. Les esprits, les comportements, les corps, les affects portent son empreinte. On ne saurait le contester, pas plus qu'on ne met en doute sa place dans la Cité. Mais simultanément... cette différence qui est mise au ban des accusés. Qu'il y a deux sexes, c'est incontestable. Mais conclure que ce fait biologique décide pour une part des capacités – mentales, physiques, affectives – de l'être humain, penser qu'il y a là quelque chose de quasiment fatal – l'anatomie, c'est le destin –, tout cela c'est un mythe,

nous dit Claude Rabant. Un mythe donc. Claude considère comme construits les attributs qui sont prêtés à chaque sexe. Et en ce sens, Claude, tu te places à la fine pointe des théories du genre, tu t'y places à ta façon naturellement.

Je me garderai pour ma part d'ignorer ce courant d'idée, qui est aussi un courant d'action, un courant d'action d'autant plus puissant qu'il projette sur l'avenir, en forçant les traits, des faits actuels de société. Que la différence des sexes soit en train de s'émousser, qu'elle ne trace plus de frontière aussi nette que par le passé, de nombreux signes le laissent penser. Je ne vais pas les énumérer. Évidemment, une nouvelle mobilité, une permutation croissante des rôles, de fonctions s'observent, notamment dans les rôles parentaux et dans les désirs d'enfant. Ces études, ce mouvement, je dois dire qu'ils m'intéressent depuis des années parce qu'ils déstabilisent effectivement d'une certaine façon notre façon de penser et que, après tout, rien de mieux que de se remettre à douter de ce que l'on croyait des évidences jusque-là.

Faut-il en déduire – première question, Claude – que dans le fait d'être parent, notamment parent homosexuel, la différence des sexes ne joue pas, que l'importance qui lui est donnée relève d'une idéologie désuète, à laquelle certains analystes – Jean-Pierre Winter en tête – continuent de se cramponner ? En ce qui te concerne, Jean-Pierre, j'espère être fidèle – d'être fidèle – en exposant forcément à ma manière l'un des arguments qui me semblent les plus forts de ta plaidoirie. Ce qui t'importe, ce que tu interrogues, ce n'est pas le fait que les homosexuels adoptent un enfant, ni leur possible mariage ; c'est la fonction qu'ils entendent donner à ce rite en tant qu'il est légal. Il y a l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre, il y a l'amour, le statut familial, culturel, social qu'ils

vont donner à leur enfant, il y a leur désir à placer cet enfant dans leur lignée, mais seule la loi, pensent-ils, va faire des parents en tous points semblables aux parents hétérosexuels. Or, Jean-Pierre, avec courage – car il n'est pas facile d'aller contre des idées dominantes, des idées à ce point médiatisés –, donc avec un courage que je salue, tu exhortes tes lecteurs à revenir sur ses points de vue. Il me semble que tu prends en compte, bien que tu n'emploies pas ce mot, la scène primitive, c'est-à-dire le temps où une nouvelle vie est donnée, du fait de la rencontre de deux personnes, de leurs deux désirs, de leurs deux sexes, voire de deux gamètes dans la procréation assistée, autant de facteurs qui, à divers titres, mettent en jeu une différence. Il y aurait là, me semble-t-il, comme un écart imprimé lors de cette scène première, un écart dynamique entre ces deux unités – sexes, parents, gamètes. La présence ou l'absence de cet écart, mais aussi sa reconnaissance par les parents, vont orienter une sorte première, fondamentale, de jouissance. Cette jouissance, je la dis fondamentale, parce qu'il s'agit de la manière que nous aurons de jouir ou non de notre propre vie. Donc, Jean-Pierre, je dirais que tu comptes avec cet écart, on peut dire aussi bien en termes lacaniens, je crois, tu comptes avec le Savoir (avec un grand S), un savoir sur l'origine qui donc exige d'être reconnu. Mais – tu me contrediras peut-être – un Savoir qu'il ne s'agit pas de reconnaître avec des mots, un Savoir qui est à reconnaître en acte. Et c'est pourquoi tu penses que, sur ce point, l'adoption est exemplaire, parce que les parents ne savent rien de la procréation réelle de leurs enfants – enfin, vous savez à quel point en ce moment ça fait question d'ailleurs –, mais disons que les parents ne savent rien. Mais, dis-tu, « leur propre sexualité témoigne en acte à l'enfant, du fait qu'il a fallu deux sexes pour lui donner la vie ».

« Absurde, dépassée, cette conception, non seulement de la différence des sexes, mais de l'importance, à la fois réelle et symbolique, donnée à la procréation ! », réponds-tu, de ton côté, Claude. Ce concept de scène primitive, ce n'est pas pour rien – j'imagine que tu me le dirais, on n'en a pas parlé – qu'on n'en parle plus. Ce n'est là, ce temps de la conception, qu'un simple fait biologique. Comme l'écrit Sabine Procoris, dont tu partages la vie (tu n'as dit), « la procréation est un pur hasard ». Elle est, dit Sabine Procoris, je la cite, « anonyme, insensée ». De fait, le tri qui s'opère entre les gamètes – les gamètes mâles –, une seule parmi d'innombrables réussissant à pénétrer l'ovule, comme l'a si bien montré Woody Allen, ce tri, est-ce qu'il n'est pas en effet des plus hasardeux ? Laissons la question. Mais ce tri, d'après ce que tu penses, Claude, ne prend sens que du fait des sociétés, de leurs normes, de leurs modèles, et notamment des modèles de parenté. Donc, voilà un avis qui est clair et qui m'amène à demander : est-ce qu'on peut attraper la réalité par ce biais – quand on est analyste – scientifique et sociologique ? Sans doute. Enfin, je ne le sais pas. Mais Claude, qu'est-ce qui, de l'écoute de l'inconscient, t'a conduit à dissocier – ou te conduirait à dissocier – catégoriquement procréation et filiation ?

J'en viens à ma deuxième question qui porte sur le mot « différence ». Tu titres, Claude, un texte que tu viens de publier, « La différence des sexes n'existe pas ». « Bien sûr, dis-tu, il y a des sexes. Nul ne peut nier cette dualité qui est constitutive de l'espèce humaine. Pas plus qu'il n'est possible de nier, dis-tu, la clarté du jour de celle de la nuit. » Et tu continues : « Ce fait est pris d'emblée dans des mythes de création. » Cette différence sexuelle, qui est selon toi un fait, non de nature, mais de culture, est-ce que lorsque tu en parles, tu ne l'entends

pas dans son sens courant, susceptible de s'appliquer à toutes sortes d'objets ? Il y a la différence du jour et de la nuit, comme tu dis, aussi bien du nord et du sud, de l'autre et de soi, entre autres la différence des sexes. Comme les autres différences, celle-ci n'existe que sur un fond qui est homogène, sur fond d'eux-mêmes. Je veux dire : le blanc et le noir diffèrent mais sont mêmes en tant que couleur. L'homme n'est pas la femme, le masculin n'est pas le féminin, l'autre n'est pas moi, mais tous participent d'une seule humanité. Donc autant de couples dont la disparité se fait jour sur fond d'eux-mêmes. Or, comprise de cette façon, c'est-à-dire comme binaire, la différence des sexes, qu'on la réfute ou qu'on la justifie, s'offre comme un objet commun à toutes sortes de disciplines, aussi bien l'anthropologie, la sociologie, la philosophie, la médecine, la biologie, et j'en passe. C'est un objet. Selon l'étymologie, un objet, c'est ce qu'on place devant soi pour se le représenter. C'est un objet de recherche, d'étude de terrain, un objet d'enquête, ou comme aujourd'hui un objet de débat, mais ça suppose toujours une visibilité. C'est observable et ça requiert un observateur. Mais sur ce point, ne faut-il pas, nous analystes, rester vigilants ? Si d'emblée – je dis bien d'emblée – nous faisons nôtre ce binaire, est-ce que nous ne faisons pas l'impasse, sans même nous en apercevoir, sur une autre sorte non binaire de différence, dont à peu près seuls l'art et la psychanalyse font explicitement ou l'expérience ou la théorie ? Cette différence non binaire, pour la distinguer de la différence ordinaire, de la différence des sexes telle qu'on l'entend, est-ce qu'il ne faut pas l'appeler autrement différence, non pas des sexes, mais différence sexuelle et « différance » avec un « a », c'est-à-dire comme l'écrivait Derrida ? (au participe présent actif, *différance*) Cette différence, elle ne se dit pas, elle ne se



voit pas, elle ne se pense pas. C'est une différence intrapsychique qui s'éprouve ou qui ne s'éprouve pas. À mon sens – je serai forcément brève, ce sont des questions, des suggestions – cette différence-là s'exerce du fait de l'hétérogénéité et de la traction conjuguée de deux parties de l'inconscient, l'une – je reprends les termes de Lacan – continue, l'autre discontinue. Et à mon sens, l'expression « il n'y a pas de rapport sexuel » ne signifie nullement que la différence sexuelle n'existe pas. Au contraire, il met l'accent – et de la façon la plus vigoureuse – sur cette hétérogénéité. Donc, me voici arrivée à la troisième question : hétérogénéité de l'inconscient sans rapport de structure. Qu'il y ait une part féminine, en tout cas prélangagière, dans l'inconscient, je suis loin d'être la seule à le penser. Que cette part s'organise au temps de la gestation – et ensuite bien sûr –, mais d'ores et déjà au temps de la gestation, donc de la procréation, cela se dit un peu moins.

Et sur ce point, je vais aller très vite, parce que je me suis exprimée des quantités de fois ailleurs, ce n'est pas mon propos, mais tout de même il me faut préciser. Dans la cure, dans notre écoute, il est possible de saisir des tonalités, des affects fondamentaux, une sorte à la fois singulière, énigmatique, je dirais, de musique. Ça s'éprouve, ça se répète, en résistant à toute représentation. Je dirais aussi que ces affects se caractérisent par leur caractère immédiat, indicible, répétitif, insécable, et par la sorte absolue de certitude avec laquelle ils s'emparent tout à coup de notre analysant. Mais aussi des affects traversent le temps. Comment cela est-il possible ? Nul besoin d'être analyste pour remarquer le fait suivant, sur lequel je me suis appesantie des fois, donc je vais vous dire ça en deux phrases : une femme, lorsqu'elle est

enceinte, revit corporellement et affectivement les temps premiers de sa propre vie, les temps de sa gestation, à commencer donc par le temps intra-utérin où ses ressentis, ses affects se couplaient à ceux de sa mère qui, elle-même revenue au temps de sa gestation, fut couplée elle-même aux affects les plus anciens de sa mère, etc. D'où le fait que les affects qu'elle transporte du plus loin, cette mère, couplés aux affects du fœtus, rend possible et leur première organisation, et leur transport à travers le temps. Il y a là une transmission en abîme dont beaucoup de personnes ici peuvent douter, ou en tout cas qu'elles n'incluent pas dans leur écoute. Mais s'il se trouve par exemple qu'elles vont l'un de ces jours prochains au musée Balzac, elles y verront des dessins de Louise Bourgeois qui sont, je crois, récurrents dans son œuvre, et ces dessins représentent une femme qui est en train de porter un fœtus, est elle-même portée, entourée d'enveloppes, un cordon ombilical enserrant au moins trois corps, au moins trois vies à la fois. C'est ainsi que des affects étonnants de force et de précision peuvent se transmettre de mère, de grand-mère à enfant, fille ou garçon d'ailleurs – évidemment, ça passe aussi par les hommes – et bien plus en amont encore. D'où ma question : si gestation et transmission vont ensemble, est-ce que nous n'avons pas là affaire à un temps où culture et nature ne peuvent pas être séparées ? D'ailleurs, qu'est-ce que serait la mémoire qui se crée en ce temps-là, cette mémoire primordiale, sans la mémoire maternelle qui rythme, qui colore, qui oriente, qui organise donc ce qui va faire le fond de l'être la vie durant ? Et qu'advient-il le jour possible où les enfants portés par un utérus artificiel devront se construire tout seuls, privés de l'infini maternel ? Quelle sera leur incarnation ? Autant de questions soulevées par le point de vue que tu défends, Claude, selon lequel – je le répète

encore – la procréation n’aurait nul impact sur les transmissions dont s’assure toute filiation ?

Quant à toi, Jean-Pierre – je termine sur ce point – je ne sais pas comment tu ressens mes propos, je m’interroge. Par exemple, est-ce que tu dirais qu’ils entrent en résonance avec l’interprétation de Winnicott que tu cites dans ton livre, parce qu’il se trouve en effet que l’un des analysants de Winnicott – un homme – en vient, lors d’une séance, à parler de son envie de pénis. Il s’exprime donc en femme. Winnicott entend fort bien qu’il s’agit du féminin de sa mère – peut-être même, dirais-je, du féminin de la mère de sa mère, etc. – qui se met à parler par la voix. Donc, qu’est-ce que tu penses de tout cela ?

Quelques mots à propos du non-rapport sexuel, que j’ai laissé en rade, et du fait qu’il faudrait bien s’être suggérer de ce qu’il en est de cette seconde part de l’inconscient, et à quel titre peut-être elle pourrait – pour certains, qui sont un peu rétrogrades – relever du masculin ? Je dirais, pour aller très vite, que si notre part féminine tend à s’étaler grande ouverte – je parle en termes de topologie –, si de ce fait elle tend laisser elle-même à faire courir le sujet vers sa mort – il y a un texte de Derrida qui s’appelle « ??... » qui parle très bien de ça –, donc s’il en est ainsi du féminin, est-ce que l’autre partie de l’inconscient ne la borne pas, cette partie, est-ce qu’elle ne lui fait pas digue ? En même temps qu’elle part à sa recherche comme elle peut, discontinûment, par le biais de ce que nous avons coutume d’appeler les « signifiants », cette part masculine Freud et Lacan nous l’ont rendue familière. Mais je me demande : est-ce qu’il se pourrait qu’elle entretienne une affinité avec la physiologie propre au sexe masculin, par exemple, parce qu’elle tire par morceaux, par bouts l’invisible vers le visible ? Je termine sur cette ébauche de

question, m'en réservant encore une autre, Claude, si par hasard le débat m'en donne l'occasion.

**Jean-Pierre Winter** : La difficulté, c'est de reprendre toutes ces questions qui sont pour chacune d'entre elles extrêmement complexes, et je me suis posé la question d'un point de vue méthodologique pour le débat, à savoir si je répons à une partie des questions, et puis Claude...

**Claude Rabant** : à l'autre

**Jean-Pierre Winter** : Par exemple ! Ou bien l' on prend les questions une par une ou je me lance dans un long exposé. Olivier, qu'est-ce tu en penses ? Vous m'arrêtez si c'est nécessaire. L'autre difficulté, c'est de reprendre ces questions – ces questions en général, par précisément celles de Michèle – de telle manière que ça ne m'ennuie pas, c'est-à-dire que je ne me sente pas obligé de répéter tout ce que j'ai déjà écrit, bien qu'évidemment ce soit en partie inévitable. Je vais essayer, grâce à ce que tu viens de dire justement, de me décaler un petit peu de ce que j'ai déjà dit, ou écrit. Ça sera d'autant plus facile que pour une part, je ne m'en souviens plus très bien.

Donc, je reprends déjà à partir de ce qu'a dit Olivier en introduction, quand il fait la chronologie de ce qu'il espère pouvoir devenir un débat, disant que c'était l'article de Claude dans *Libération*, le mercredi 26 mai 2010, qui avait suscité l'idée de cette rencontre. Heureusement que tu as précisé tout de suite après que cet article venait en réponse à ce qui l'avait précédé, c'est-à-dire la publication du livre qui s'appelle *Homoparenté*. Et je dois dire que la surprise a été grande –

et c'est pour ça que j'ai accepté cette rencontre cet après-midi – de voir qu'une fois de plus, pour une raison qui m'échappe encore, les psychanalystes ont pris l'habitude – surtout depuis la dissolution de l'École freudienne – d'échanger et de faire part de leurs désaccords par la voie de la presse. Donc je me suis dit : c'est quand même une habitude à laquelle il faudrait renoncer, sur laquelle il faudrait revenir. Et voilà, ça en est peut-être – on va voir – l'occasion.

Si je reprends les choses à partir de l'intro de Michèle Montrelay, évidemment la première des questions, c'est celle qui différencie – en tout cas je le retraduis comme ça, je le reprends à ma façon- du statut de ce qui est naturel et, si j'en crois ce que propose assez souvent Claude dans ses écrits, ce qui serait naturel et ce qui serait de l'ordre du langage, ce qui serait purement signifiant, et notamment évidemment concernant la disjonction aujourd'hui à gérer – pas de façon massive mais avérée pour un certain nombre de personnes – entre l'engendrement et la procréation. Je dois dire que je suis quelquefois étonné d'être accusé d'être un gardien de l'ordre du temple symbolique, et puis de temps en temps d'être un affreux naturaliste. Ce sont souvent d'ailleurs les mêmes personnes qui, selon les articles, m'accusent de l'un ou de l'autre sans y voir spécialement contradiction. Je leur proposerai une solution pour pouvoir mener de front cette double accusation – je suis assez spinoziste dans mon genre et j'ai cru voir dans ton livre, Claude, que tu y revenais aussi – et donc je m'appuierai sur la formule de Spinoza : *deus sive natura*, « Dieu c'est-à-dire la Nature ». Et je m'en tiens pour le moment précisément à cette façon de voir les choses.

Néanmoins, pour rentrer un peu plus dans le détail revenons à la question de savoir si la différence des sexes, ça existe ou ça n'existe pas,

Michèle Montrelay l'a très bien souligné : tout dépend du statut qu'on donne à cette formulation « différence des sexes ». Il y a une formulation commune, c'est celle qui a cours dans les médias, dans la presse en général, à la télévision, etc., quand on désigne par là l'évidence – dont on ne précise pas d'ailleurs quelle est la nature, justement –, à savoir : il y a des hommes et il y a des femmes. C'est-à-dire qu'on ne peut même plus dire des gens qui ne s'habillent pas de la même manière, on ne peut pas dire non plus que ce sont des gens qui se coiffent pas de la même manière, mais enfin il y aurait comme ça comme une évidence à laquelle on recourait quand bien même, dans un moment de réflexion un peu plus approfondie, on en viendrait à la contester. Mais enfin voilà : il y a la différence des sexes. Est-ce que ça, ça concerne précisément ce qui est invoqué dans mon livre quand je parle de la différence des sexes, et ce que je crois être la position rigoureusement freudienne quand il s'agit de cette question ? Évidemment, je ne le crois pas. Je pense que là il y a un malentendu, qui est un malentendu des mots. Je sais bien qu'en essayant de le dissiper, je ne vais faire que le renforcer, mais enfin je peux quand même essayer. La différence des sexes du point de vue psychanalytique, ce n'est pas la simple reconnaissance, je dirais presque sociologique, ou en tout cas imagée de deux formes anatomiques différentes. C'est le rapport que chaque sujet entretient dès lors qu'il perçoit sur le corps de quelqu'un qui lui est proche – et notamment de la plus proche des personnes qui lui soit proche, à savoir sa mère – une différence anatomique, une différence d'organe entre lui et sa mère, entre lui et sa sœur, ou entre lui et toute personne tutélaire qui s'occupe de lui.

Freud, sur ce point – contrairement à ce que soutiennent certains psychanalystes proches des théories du « genre » –, n'est pas du tout

aussi flou qu'on veut bien le dire, en citant quelques phrases extraites tantôt de *L'introduction à la psychanalyse*, tantôt de tel autre texte plus ou moins majeur. Freud a sur ce point-là – j'y reviendrai peut-être dans la suite avec des citations très claires – un point de vue tout à fait analytique, à savoir que pour lui la question de la perception de la différence des sexes est interrogée à partir du corps de la mère – il va même jusqu'à préciser dans « *Les conséquences de la différence anatomique des sexes* » que vous pouvez trouver dans *La vie sexuelle* – : la femme entre parenthèses, **c'est-à-dire la mère**. La différence des sexes, pour Freud, c'est la différence d'organe à partir de la perception, ce qui ne veut pas dire – et je vais y revenir, car là le débat est effectivement complexe, comme l'a signalé Olivier Grignon tout à l'heure – que ladite perception n'est pas elle-même prise déjà dans un ordre langagier qui la lui fait reconnaître pour ce qu'elle est, ou pour ce qu'elle n'est pas. D'où d'ailleurs le cas clinique de Winnicott – sur lequel on reviendra – que j'ai apporté pour illustrer ma thèse. Mais c'est un problème que je garde pour l'instant en réserve, car il est particulièrement délicat.

J'insiste dans un premier temps essentiellement sur cette dimension. Freud a écrit des textes sur ces questions-là qui sont plus qu'explicites – je vous y renvoie, encore une fois –, notamment ce texte qui s'appelle « La différence anatomique entre les sexes ». C'est un texte qui est rarement cité par les auteurs qui parlent au nom de la théorie du genre ou des théories queer, et ce n'est pas un texte de la jeunesse de Freud, c'est-à-dire de l'époque où il n'avait pas encore suffisamment élaboré ces questions, c'est un texte de 1925, donc un texte tardif, un texte qui fait suite à sa *Métapsychologie*, qui est dans le mouvement de la

*Métapsychologie.* Dans ce texte, Freud explique longuement – quoi ? – ce qui va donner à la question de la différence des sexes pour les psychanalystes tout son poids. Et qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il essaie de montrer ? Il dit que même si cette différence est d'une certaine façon inappréhensible en mots, même si on ne peut pas en donner raison, même si *in fine* il sera extrêmement difficile de dire scientifiquement en quoi elle consiste, il n'en reste pas moins que, du point de vue psychanalytique, nous pouvons l'appréhender à partir des conséquences que, de façon différente pour un petit garçon et pour une petite fille, cela aura. Chaque petit garçon, chaque petite fille, confronté à ce qui est l'horreur de la perception de la différence, répond selon qu'il est un petit garçon ou selon qu'il est une petite fille de façon différente. Et vous pouvez prendre tous les textes que vous voulez de Freud ou de Lacan, quoiqu'ils disent sur la frontière insaisissable entre le petit garçon et la petite fille, il n'empêche que tout leur parcours, l'un comme l'autre, consiste à essayer de situer le rapport différent à ce que nous appelons la castration, pour l'un comme pour l'autre, en tant que ce n'est pas pareil, la castration, pour un petit garçon et pour une petite fille. Et donc la **différence des sexes pour un psychanalyste – je résume ce point –, c'est le rapport différent à la castration, c'est-à-dire le rapport à l'incomplétude de l'être, différent pour le petit garçon ou pour la petite fille.** Ou, si vous voulez, pour le reprendre dans la terminologie lacanienne : la façon homme et la façon femme de rater le rapport sexuel. Puisqu'en termes lacaniens, ce qui caractérise le réel de la rencontre sexuelle, c'est la dimension du ratage, étant entendu que ce qui est confronté dans la rencontre d'un homme et une femme, ce sont deux modes de ratage qui ne sont pas identiques. Ça, c'est le premier point.



Le deuxième point – toujours dans ce recueil de Freud qui s'appelle *La vie sexuelle* – suit (c'est le hasard de l'édition, mais c'est intéressant en soi) immédiatement après un texte auquel Claude fait référence, qui est le texte sur « Le fétichisme ». Par rapport à tes thèses et par rapport à ce que vient de dire Michèle Montrelay, il est particulièrement intéressant. Pourquoi ? Parce que justement il permet de recentrer la question de la différence des sexes du point de vue psychanalytique autrement qu'on ne le fait habituellement, non pas à la façon dont on parle de la différence des sexes dans les médias ou dans la presse, mais simplement à la façon dont on en parle en philosophie et en psychanalyse, car la philosophie et la psychanalyse sont deux discours qui sont incompatibles. D'ailleurs, j'étais étonné que tu signes ton texte de « Rebonds » : Claude Rabant, philosophe et psychanalyste. Moi à ta place, j'aurais signé : philosophe ou psychanalyste. Ou alors peut-être juste : psychanalyste. Mais philosophe et psychanalyste c'est curieux, justement, puisque tu t'y réfères : Lacan ne dit-il pas que la philosophie relève du discours du maître quand l'analyse relève du discours de l'analyse ? Ca me paraît très difficile de tenir les deux. Mais d'autant plus quand tu fais référence au texte sur « Le fétichisme », parce que c'est le texte qui permet d'éclairer, à mon sens, en quoi nous sommes interpellés par une trop rapide acceptation du fait qu'il y a des hommes et qu'il y a des femmes. Parce que, que dit-il dit dans le texte sur « Le fétichisme » ? Je ne vais pas le reprendre avec des citations comme si on était à la Fac, mais enfin, tout le monde a sa dans la tête. Il dit quoi ? Il dit en gros : il y a des gens qui, face à l'horreur de la castration, face à l'horreur de la différence des sexes, s'en sortent à leur manière. Après tout, on passe tous par cette étape à un moment donné, mais il y en a qui

s'y arrêtent. Tous passent par cette étape, mais pour faire quoi ? Pour produire en lieu et place de ce qui n'existe pas quelque chose qui vient symboliser, non pas ce qui existerait mais ce qui n'existe pas. D'où d'ailleurs le fait dans le texte d'un passage tout à fait assuré et très intéressant du pénis au phallus. Or, qu'est-ce qu'il démontre en disant ça ? C'est que le refoulement, ce n'est pas la même chose que le déni. Et que donc on peut très bien – je ne vais pas vous sortir d'exemple tout de suite parce que ça serait trop long, mais dans le cours du débat j'y reviendrai – soutenir : oui, je reconnais qu'il y a des garçons et qu'il y a des filles, oui c'est une évidence, oui ça va de soi, bien sûr. Il suffit de sortir dans la rue, on voit bien qu'il y a des garçons et qu'il y a des filles. Il suffit d'aller dans un café, dans un restaurant et d'avoir envie d'aller aux toilettes, et on voit bien qu'il y a des lieux prévus pour les garçons et pour les filles. Oui, on voit bien que les filles ça fait ci, les garçons ça fait ça, mais que dans un autre pays, les garçons ça fait comme ci et ça fait comme ça, et les filles autrement. Et donc, je le reconnais parce que c'est une évidence absolue. J'ai même entendu des gens (des gens qui étaient venus me voir) dire : « Mon fils, vous savez, la différence des sexes, quand il regarde les dessins animés, il voit bien qu'il y a des petits garçons et qu'il y a des petites filles. » Oui, quand elles ont des seins animés, il voit bien qu'il y a des petits garçons et des petites filles. Mais ce que le texte sur « Le fétichisme » nous apprend, c'est qu'on peut dire ça et le désavouer, et donc tenir en même temps les deux discours, c'est-à-dire maintenir l'illusion que, bien que je reconnaisse que dans l'absolu ça va, c'est bon, je suis comme tout le monde – je ne suis pas psychotique, ça va, je reconnais qu'il y a des petits garçons et des petites filles –, je n'en pense pas moins. Je ne vais pas vous le dire tout de suite,

je ne vais pas vous le dire d'emblée, mais si vous m'écoutez bien, vous entendrez bien que je garde ma conviction. Et comme je vous plains de ne pas avoir la même, parce que si vous saviez comme c'est bon, tout ce à quoi on a droit dès qu'on y croit, au fait qu'il n'y a pas de différence des sexes, eh bien vous seriez de mon côté, vous seriez avec moi, parce que ça ouvre des possibilités de jouissance que vous, pauvres névrosés castrés, vous n'avez pas. Alors que moi, avec ce truc-là, qui me permet d'être d'un côté et de l'autre en même temps, et selon mon interlocuteur d'un côté ou de l'autre, eh bien je peux me permettre toutes sortes de fantaisies auxquelles vous, vous avez renoncées.

Donc de ce point de vue-là, le texte sur « Le fétichisme » est vraiment très important – on va y revenir – mais il rejoint un autre texte fondamental qui est un des derniers textes de Freud, qui est le texte sur « Le clivage du moi ». Ça aussi, je me le garde pour tout à l'heure. Je vais juste rappeler comment se termine le texte sur « Le fétichisme ». Il dit : « On est finalement autorisé à déclarer que le prototype normal du fétiche, c'est le pénis de l'homme, tout comme le prototype de l'organe inférieur, c'est le petit pénis réel [il n'hésite pas] de la femme, le clitoris. » Ça m'a intéressé parce que, d'une part, effectivement, il fait de nous tous des pervers d'une certaine manière, puisque selon qu'on est justement anatomiquement du côté homme ou du côté femme, on est tous pourvus d'un pénis, ou de quelque chose qui y ressemble, et d'un clitoris. Mais ce qui m'importe dans l'affaire, c'est quand il dit qu'au fond, on peut très bien fétichiser le pénis, comme on peut fétichiser le clitoris, et donc le critère déterminant n'est pas la fétichisation. Et alors là intervient un acte rhétorique qui m'a fait mourir de rire quand je l'ai lu dans *Libération*, de la part de Claude, c'est l'invention que j'ai trouvée

absolument sublime – et je vous dis, j’en ris encore – de « la fétichisation de la différence des sexes ». Je ne voudrais pas que vous pensiez que j’ai inventé ça. Il dit : « Toute l’histoire de la psychanalyse, en effet, va contre une telle fétichisation de la différence. » Donc ça voudrait dire quoi, si je m’en tiens au texte que je viens de citer ? Je fétichise la différence des sexes : ça veut dire que je propose cette solution, la différence des sexes, comme venant à la place de quelque chose qui me ferait horreur, si j’ai bien compris Freud. J’en fais un substitut, comme Freud dit que le fétiche, c’est ce qui vient à la place et au moment où, devant appréhender l’horreur de la castration, le sujet préfère lui substituer quelque chose qui la dénie, tout en la reconnaissant. Donc moi, en fétichisant la différence des sexes, je serai dans ce mouvement-là. Autrement dit – sublime retournement –, ça serait moi le pervers : je serais pervers de ce que j’insisterais sur la différence des sexes. C’est très malin, c’est très rhétorique, ça fait rigoler dans les chaumières. Mais est-ce que c’est vrai ?

**Claude Rabant** : Mon cher Jean-Pierre, votre habileté m’émeut, et je pourrai presque entièrement souscrire à tout ce que tu as dit. Et ton commentaire de Freud est absolument impeccable. Je ne comprends même pas comment nous ne pouvons pas être d’accord. J’essayerai de m’expliquer sur l’histoire de la fétichisation de la différence, parce qu’a priori on ne voit pas pourquoi on ne pourrait pas aussi la fétichiser. En fait, le point sur lequel j’aimerais discuter, c’est sur la question de l’horreur, c’est-à-dire ce présupposé que la vision du sexe féminin serait une horreur, ça je ne comprends pas. Et fonder toute une théorie sur ça, personnellement, ça ne me convient pas. La manière dont j’interprète le

texte sur « Le fétichisme », ce n'est pas l'horreur de la perception, c'est l'horreur de perdre une croyance, ce qui n'est pas du tout pareil. C'est-à-dire qu'il y a une croyance dans la toute-puissance maternelle, disons, qui s'accompagne éventuellement de ce qu'elle puisse avoir un phallus, certes. L'horreur, c'est la disparition, la fracture de cette croyance dans la toute-puissance maternelle. Et donc, je pense que si on regarde le texte de Freud sur « Le fétichisme », l'*Ersatz*, il l'est déjà au début, c'est-à-dire ce qui est perdu c'est déjà un *Ersatz*. C'est-à-dire que la croyance dans un soi-disant phallus maternel, c'est un *Ersatz*, c'est l'*Ersatz* de la toute-puissance. L'horreur, c'est la perte de cette toute-puissance. Après, qui s'accompagne de toutes sortes de fantasmagories sexuelles.

J'en viens là à l'histoire de la scène primitive. La référence qui a donné aux analystes l'idée de fantasmer cette scène primitive, c'est l'Homme aux loups. Qu'est-ce qui se passe dans l'Homme aux loups ? C'est une pure fantasmagorie, la scène primitive, c'est-à-dire qu'elle ne vient que dans un temps second. Au début, il y a ce petit garçon qui est dans la chambre de ses parents. Je ne suis pas d'accord quand Michèle dit qu'avant ça, il y avait de l'unité. Pas du tout. C'est au contraire la fracture qui est initiale. Et qu'est-ce qui se passe ? Ce garçon est dans la chambre de ses parents, il y a du bruit, ça s'agite, ça fait des ombres, ça lui fait des trucs dans la culotte, il chie dans sa couche, etc. Tout ça, c'est le chaos. Ça se passe quand il a un an et demi, ça laisse des traces d'ombre et de lumière, de tout ce qu'on veut. On ne peut même pas dire que c'est sexuel encore ; ce n'est rien du tout, c'est du chaos, c'est du chaos perceptif. Et puis trois ou quatre ans après, quand il a 5 ans, il fait un cauchemar. Et c'est là où ça prend un sens. Il se dit : « Mais bon sang, mais c'est bien sûr, c'est ça que j'ai vu, c'est ça qui s'est passé. » Et

c'est là où ça devient horrible parce que alors : « Oh la la, lui, mon père, il a traficoté ma mère, il lui a fait des choses épouvantables. Et si jamais il me fait ça à moi aussi, qu'est-ce que ça va être dur ! » Et donc, c'est l'angoisse. C'est l'angoisse qui donne un sens à la scène dite primitive, c'est-à-dire à ce chaos initial. Et donc pour moi, c'est ça l'histoire de la sexualité de l'inconscient, c'est-à-dire c'est quelque chose qui s'élabore. Et conclusion pratique, ce qu'on peut dire à la suite plus ou moins de Laplanche d'ailleurs, où il dit que « la sexualité est toujours de l'ordre de la séduction », je dirais effectivement que la sexualité est toujours de l'ordre traumatique. S'il y a une fonction de la différence, c'est que la sexualité comme telle est traumatique. Et ce trauma – si on regarde par exemple ce qui se passe dans la passion, ou même si on prend le fameux Œdipe comme illustration de ce que c'est que la passion, y compris la passion amoureuse, c'est une façon de mettre de l'ordre et de distribuer les rôles masculin et féminin. C'est une opération de distribution, c'est une opération de mise en ordre. La passion, encore aujourd'hui, telle qu'on l'a héritée non seulement de Descartes, mais de Stendhal et quelques autres, la passion ça permet de dire à peu près ce que doivent faire les hommes et les femmes pour se rencontrer ou se rater, comme tu dis. Si j'avais à répondre, je partirais d'« il n'y a pas de rapport sexuel », parce que, à mon avis, c'est le seul point de théorie auquel nous puissions nous référer en théorie analytique actuellement : il n'y a pas de rapport sexuel. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ce n'est pas une négation. Jacques-Alain Miller dit très justement que Lacan n'a jamais produit de mathème du « il n'y a pas ». C'est-à-dire que ce n'est pas une négation, c'est le fait que c'est la page blanche, il n'y a rien d'écrit : il n'y a pas de rapport sexuel. Moyennant quoi toutes les substitutions et tous les

suppléments sont possibles. Il y a un petit passage auquel je ne peux pas m'empêcher de me référer dans *Le savoir du psychanalyste*, où Lacan dit – je cite de mémoire : « Ma thèse, c'est : il n'y a pas de rapport sexuel. » Évidemment, il y a une autre thèse qui dit : il y a du rapport sexuel. Et c'est la thèse de l'Église catholique : l'existence du rapport sexuel c'est la procréation, c'est faire des petits enfants. Et Lacan ajoute : « C'est tout à fait soutenable, sauf que ça ne peut pas se démontrer, sinon par le discours religieux. » La proposition « il y a du rapport sexuel », « il y a de la procréation », c'est le discours religieux. Je n'ai rien contre, sauf que ce n'est pas analytique, ce n'est pas la proposition de Lacan. « Il n'y a pas de rapport sexuel », ça veut dire quoi ? Ça veut dire que ça ne peut pas s'écrire, mais ça peut se dire bien sûr. Le rapport sexuel ne peut pas s'écrire, moyennant quoi le concept de différence sexuelle, qui à mon avis n'est pas du tout lacanien – je ne sais même pas si on trouve l'expression quelque part – a abouti à une conséquence logique simple, c'est que la différence sexuelle comme telle, par rapport à « il n'y a pas de rapport », la différence sexuelle ne peut ni s'affirmer, ni se nier, parce que dans les deux cas il faut un rapport. Pour faire une différence, il faut un rapport. Donc la différence sexuelle, comme dit Jean-Pierre, en effet, à juste titre, ça court les rues. En même temps, ce n'est pas de ça qu'on a l'expérience dans la clinique. Ce dont on a l'expérience dans la clinique – c'est ce que j'ai dit dans mon article – c'est une construction infiniment complexe de l'inconscient.

Pour terminer ma réponse là-dessus, c'est qu'il y a quelque chose de profondément traumatique dans la sexualité, et donc dans la différence ; c'est vécu forcément de façon traumatique. Mais quel que soit le cas de figure, c'est toujours dans un rapport, parce que même dans

les couples hétérosexuels les mieux constitués, la mère, son problème, c'est avec son propre père qui lui-même a fétichisé sa fille, etc. Ce qui est vrai, c'est que la question du rapport sexe-genre, c'est l'exposition, la continuation sur le plan politique de toutes ces questions de comment l'être humain gère ce trauma, et évidemment à partir du fait que historiquement les femmes ont eu – et ont encore – à se dégager de ce qu'on peut appeler de façon un peu globale et massive le schéma patriarcal. Ce que disait Michèle Montrelay tout à l'heure, sur la question de la gestation en particulier, me semblait assez proche – je me trompe peut-être – des positions d'Antoinette Fouque, c'est-à-dire ce que c'est qu'être une femme – parce que le terme de « féminité » me paraît assez problématique aujourd'hui – ce que c'est qu'être une femme passe par la relation à l'autre femme. Et notamment, par exemple, quand Antoinette rappelle que la création du MLF a permis à des femmes, y compris hétérosexuelles, de trouver dans l'homosexualité un certain achèvement, un certain aboutissement de leur propre féminité. Et que donc il y a, dit-elle, une libido – je n'ai pas du tout compris ce que Michèle Montrelay voulait dire par les deux inconscients : est-ce que ça rejoint l'idée d'une dualité éventuelle de libido ? Ce qui est vrai, c'est que – surtout après avoir lu de plus près Antoinette – j'ai reconnu chez certains hommes le fait qu'il y a, exactement comme une femme peut avoir éventuellement une envie de pénis, il y a une envie d'utérus chez les hommes qui peut les rendre malades et qu'ils peuvent souffrir dans leur corps de cette envie d'utérus. Ça, c'est vrai.

Pour moi, l'enjeu de ce débat, bien sûr, il peut s'étendre à des considérations théoriques très subtiles. Encore une fois, du point de vue des considérations théoriques, je pense qu'il faudrait vraiment, nous ici



en tout cas, lacaniens ou autres, les reprendre à partir de l'interprétation à donner d'« il n'y a pas de rapport sexuel ». Je vous signale aussi au passage que, à mon avis, un des textes les plus intelligents actuellement qui a été écrit sur cette question d'« il n'y a pas de rapport sexuel » – je suis désolé, cher Jean-Pierre, de te le dire sous cette forme –, c'est un texte de philosophe, c'est le texte de Barbara Cassin qui examine à la loupe, de façon assez technique un peu difficile, le rapport de cette proposition de Lacan avec Aristote pour montrer, de façon assez radicale je dois dire, en effet, que le propos de Lacan – qui est donc d'une part de foutre par terre la notion d'*essence* homme/femme – à l'idée que cette proposition « il n'y a pas de rapport sexuel » pourrait remplacer comme principe fondamental le principe de non-contradiction d'Aristote. Ce qui est mis en acte dans *L'étourdit*, de façon à faire exploser la signification.

Ce que je voulais dire, c'est quoi ? À propos de ce que disait Michèle, ce que je ne comprends pas du tout, c'est cette idée de deux inconscients. Mais ce qui est vrai, c'est – par exemple, je vous conseille aussi la lecture, non seulement du livre de ?? mais de Teresa Loretis, qui est peut-être plus proche de nous parce qu'elle est d'origine italienne et donc un peu moins américaine, si on peut dire, et qui dit que la question du sexe/genre, c'est la manière dont – il y a des choses qu'on me fait dire que je n'ai jamais dites, sur la question du mythe, etc. – Loretis dit, en se référant à Foucault en particulier, ou à Althusser, que la construction du genre est à la fois son processus et sa représentation, c'est-à-dire c'est quelque chose qui est à la fois le processus de production des genres ou des sexes/genres et sa subjectivation, c'est-à-dire la manière dont les individus subjectifs se représentent et s'auto-représentent. Donc ça devient effectivement une question politique, c'est-à-dire de quelle

manière est-ce que cette auto-représentation et cette auto-construction efficaces, réelles, c'est-à-dire de dire que c'est une représentation, comme dit Loretis, ce n'est pas pour ça que ça n'a pas des conséquences concrètes, réelles, effectives, etc. Ça veut dire que le rapport qu'on peut avoir à tout ça suppose une lutte, qui s'est originée il y a déjà un peu plus d'un siècle au moins, c'est-à-dire qu'il faut se battre, il faut bouger les choses concrètement, effectivement. Simplement, si je me suis mêlé de ce débat, ce n'est pas uniquement pour des questions – en tant qu'analyste, je me considère comme n'ayant rien de spécial à dire dans le débat social en tant que tel, mais du point de vue des analystes : est-ce que les analystes doivent se mettre du côté le plus réactionnaire – je ne peux pas le dire autrement –, c'est-à-dire de maintenir des formes d'existence ? La question pour moi la seule : est-ce qu'il faut continuer à considérer que la procréation hétérosexuelle stricte est la condition absolue du symbolique et de la filiation, etc. ? De fait, ce n'est plus comme ça. Contre quoi est-ce qu'on se bat ? Je ne sais pas. Je me permets de faire un bref rappel historique personnel : il y a quelques années, quand se sont produites les premières FIV, les premières fécondations in vitro – ce n'est pas si vieux que ça, puisque le Cercle freudien existait déjà –, une personne se produisait en disant : « C'est épouvantable. Il n'y aura plus de symbolique. On ne fera plus les enfants de façon naturelle. » Je suis désolée, Michèle, je trouve scandaleux de faire allusion à l'histoire de l'utérus artificiel. Il n'est pas du tout question d'utérus artificiel ; il est question de savoir si dans certaines conditions il est possible – comme le dit je ne sais plus quel auteur, Judith Butler ou autre, ou un texte récent de la maire adjointe de Lyon, PS de surcroît, qui dit : est-ce que simplement on peut envisager

d'étendre au cas de ce qu'elle appelle les « stérilités sociales » – et non pas simplement des stérilités physiologiques – le recours aux méthodes de procréation assistée, alors que ces méthodes de procréation assistée, on les valorise quand ce sont des couples hétérosexuels, et on les interdit dans les autres cas ? C'est ça la question : jusqu'à quel point on peut donner le droit ? Or, pour que les choses soient humaines, il faut effectivement qu'elles soient réglées par une législation. C'est ça la question aussi. Je vous rappelle aussi le scandale qu'a pu être pour certains la légalisation de l'avortement. Je ne vais pas remonter jusqu'au XVI<sup>e</sup>/XVII<sup>e</sup> siècle, le tabou absolu qu'était la possibilité de disséquer les cadavres. Déjà l'Église catholique disait : « Non, non, c'est tabou, on n'y touche pas. »

Le fait de ne pas toucher aux choses dites sacrées – il n'y a pas de contradiction, Jean-Pierre, entre le symbolique et le nature, c'est-à-dire c'est la question de la naturalisation du symbolique. Est-ce qu'il faut que ce qui gère la relation entre les sexes doit être strictement calqué, comme on dit, sur la différence biologique, le coït hétérosexuel ? Or toute l'histoire de la filiation, de la parenté, etc. montre que ça s'est joué sur justement les paroles. Or, la seule chose que je voudrais dire, c'est que précisément ce genre d'extension des possibilités technologiques, disons, et de droit – c'est l'extension des droits –, ça consiste en réalité, contrairement à ce qu'on dit, au contraire à donner beaucoup plus de place au symbolique, c'est-à-dire à la parole, à la reconnaissance, aux relations, à la famille même, et moins à ce critère qui serait le coït hétérosexuel pur et simple. C'est la fin simplement du privilège du coït hétérosexuel comme tel sur des formes de procréation élargies qui

donnent plus de droit et plus de symbolique, plus de place à la parole, et à l'humanité finalement.

**Olivier Grignon** : Avant de passer la parole à mes camarades de la table, je vais redonner un tour de moulinette sur ce premier thème qui va reprendre les questions de Michèle et les arguments de Claude et de Jean-Pierre, mais en les recentrant un peu d'une autre façon. Admettons avec Lacan – ou n'admettons pas avec lui – mais enfin, partons de là, qu'il y a, comme il le dit, un réel de la différence des sexes, mais qu'il n'est pas énonçable comme tel. Je le cite : « Il est impossible de définir l'homme et la femme, car le phallus est le signifié d'un signifiant évanescent. » Ce qui l'amène évidemment à poursuivre que le discours sexuel est impossible, bien qu'il y ait un réel de la différence des sexes. De ce fait, tout ordre relève d'une fiction. À mon avis – et je regrette qu'elle ne soit pas là cet après-midi – Sabine Procoris a, je crois, bien lu Lacan là-dessus. Évidemment, elle n'a pas tout à fait la même position que Lacan, c'est sûr, elle le critique, mais je crois qu'elle l'a bien compris quand elle dit : « Les dispositifs imaginaires et symboliques que nos cultures ont produits, calquent ou imitent ce qui se passe dans la nature. » Ce qui lui fait avancer, contrairement à Lacan, qu'on peut changer d'ordre symbolique puisqu'il n'est que symbolique. Parce que pour elle, c'est un paradoxe que le symbolique soit adossé à la nature. Or, pour Lacan, ce n'est pas du tout un paradoxe ; c'est exactement le contraire. Pour lui, c'est ce qui convient. Ça, je suis convaincu que c'est la position de Lacan. En tout cas, c'en est une qu'il énonce ; peut-être qu'il en énonce des opposées à celle-ci, mais en tout cas celle-ci, c'est celle qu'il énonce dans le séminaire ...*Ou pire.*

Donc ceci admis – ou pas admis –, mais partons de là, du coup voilà mes questions. Lacan tient à cette fiction : le naturel, comme il dit, répond du réel dans ce qui se dénomme. Ce qui veut dire que quand nous disons « c'est naturel », c'est une façon dans le langage de dire que nous avons affaire à un réel, mais que nous ne savons pas très bien comment en rendre raison. C'est qu'il y a là un réel – comme il le dit là – dans ce qui se dénomme. Bien sûr, c'est une fiction ; bien sûr, c'est une imitation, évidemment. Mais alors, ce qui me paraît tout à fait au cœur – ou un des cœurs – de ce débat, c'est qu'il ajoute ceci : « Certes, les hommes et les femmes sont distingués en fonction de critères formés sous la dépendance du langage. Mais, ajoute-il, c'est folie de vouloir se libérer de cette erreur. » Du coup, mes questions sont très précises. Lacan a-t-il raison d'affirmer que c'est folie de vouloir se libérer de cette erreur ? Ça entraîne immédiatement des questions qui en sont le corollaire : la différence des sexes est-elle pur fait de discours ? Encore autre question : si c'est bien la position de Lacan, la position de Lacan tient-elle au fait que Lacan lui-même fétichiserait le réel de la différence des sexes pour maintenir l'ordre hétérosexuel ? – pour reprendre une phrase de Claude.

Deuxième ordre de questions : si Lacan se trompe, si on peut calquer – « imiter », pour reprendre la formule de Sabine Procoris dans ce texte « Faut-il avoir peur de l'homoparentalité ? » – si Lacan se trompe, si on peut imiter sur autre chose que ce qui se passe dans la nature, ça sera sur quoi ? Sur l'amour ? Sur la jouissance ? Sur la science ?

Troisième question, et d'une façon plus générale pour pousser plus loin : Lacan arrive à cette hypothèse – c'est une hypothèse qui me

semble assez limite – qu’il y aurait une orientation dans le réel, qu’il y aurait à chercher son orientation, non pas dans le symbolique, là où il y a du prêt-à-porter avec des panneaux indicateurs explicatifs, mais qu’il y aurait à chercher ça dans le réel lui-même qui, d’une certaine façon, serait orienté. Alors je pose la question, évidemment et à Jean-Pierre et à Claude, mais surtout à Claude : faut-il pousser plus loin aujourd’hui la formulation de Lacan et soutenir, comme le soutient Claude, comme le soutient Alain Didier-Weill, que le réel lui-même serait orientable ? Non pas orienté mais orientable. Et alors là, je pose aussi la question : dans ce cas-là, par quoi ?

**Michèle Montrelay** : Claude, deux points rapidement : il y a une grande différence entre nous en tout cas, c’est que j’ai lu ton livre, je l’ai lu avec beaucoup d’intérêt, beaucoup d’attention, et que toi tu n’as certainement pas lu ce que je viens d’écrire ; en tout cas ça t’est tombé des mains. Je vais citer quelques lignes de ton livre. Tu t’étonnes que je parle d’un inconscient qui se constituerait de deux parts, de deux parties, de deux espaces qui diffèrent sur un mode dynamique. Or, voilà ce que tu écris. Tu parles d’un état – je te cite – « flottant et vague, que nous tentons de cerner dans une sensation plus que dans une forme ». Dans le même sens, tu rapportes cet état à « un espace plus vaste, plus souple » que tu nommes, à la suite de Imre Hermann, « l’espace hyperbolique ». Je suis frappée également que tu qualifies cet espace de « vertigineux » – et dieu sait si dans *La portée de l’ombre* j’insiste là-dessus –, que tu soulignes que « des rencontres s’y produisent avec une série de disparus » et que, dis-tu, « nous remontons le temps jusqu’en deçà du langage ». Alors, je me demande vraiment en quoi tu es si étonné, ça te paraît si étonnant

qu'on puisse parler de deux espaces. Puis je pourrais continuer de te citer. Je ne te dis pas que nous pensons exactement la même chose, mais que l'on parle de deux parties de l'inconscient, et toi-même, et Alain Didier-Weill, et moi-même, nous sommes au travail là-dessus. Première des choses.

Deuxièmement, il n'est pas du tout scandaleux de parler d'utérus artificiel parce que les médias en ont fait de larges articles. Et je ne sais pas si tu as lu le petit livre d'Henri Atlan, qui est là-dessus, qui s'interroge longuement : ça a des avantages, des inconvénients. Et puis Henri Atlan conclut que ce n'est pas si mal.

**Jean-Pierre Winter** : Je vais essayer de tenir compte du recentrage que propose Olivier, mais avant deux mots. Je t'écoutais attentivement, Claude, tout à l'heure, et j'éprouvais exactement la même chose en t'écoutant qu'en te lisant. C'est-à-dire que pendant tout le début du développement, je trouve ça vraiment bien, et puis tout à coup ça décroche et je ne vois pas le lien entre ce que tu es en train de dire et ce qui a précédé, qui était vraiment très très bien, et ça devient totalement un discours autre. Par exemple – je vais revenir sur certains points qui me paraissent importants –, tu fais un certain nombre de développements à partir de la question de la scène primitive, de la différence des sexes, etc. Tout ça reste dans une courtoisie de bon aloi dans un échange analytique, puis tout à coup, on change de discours. Et je pense souvent à cette formulation de Lacan quand il dit : « L'éthique, c'est de faire le jeu d'un discours », c'est-à-dire c'est de ne pas sauter d'un discours dans un autre. Or tout à coup, paf, ça change, et tout à coup il y a des mots que – à moins que tu me détrompes et que tu me démontres le contraire – je

n'ai pas encore entendus dans la doctrine, au sens de la théorie psychanalytique, comme « c'est réactionnaire », par exemple. Je vais te dire un truc : que ce soit réactionnaire – parce que tu décides que ça l'est – ou progressiste, je m'en tape. Ce qui m'inquiète, c'est de savoir si ça correspond à l'expérience analytique et à l'observation analytique. Et à ce propos, il me venait la question de savoir si parmi toutes les personnes qui, d'un point de vue théorique, défendent becs et ongles le bienfondé d'un changement de la législation concernant l'homoparenté, combien parmi ces personnes sont des psychanalystes qui ont une longue expérience, une longue fréquentation de la psychanalyse avec des enfants. Parce que quand on a cette fréquentation – ce qui a été mon cas ; je dois reconnaître que j'en reçois beaucoup moins, mais j'ai vieilli, c'est très fatiguant en fait –, il me paraît dans ces conditions-là extrêmement difficile de soutenir ce par quoi tu as commencé, qui est donc ce qui m'intéresse le plus, notamment ce que serait, selon toi, l'horreur de l'abandon – tu me diras si je t'ai mal compris – de la toute-puissance maternelle, de la croyance dans la toute-puissance maternelle.

Je dois dire qu'après tout, ça ne prouve rien, mais enfin, ce n'est pas du tout ce que soutient Freud. Et si je fais appel à lui, ce n'est pas comme argument du maître, mais c'est parce que ça correspond à mon expérience de psychanalyste avec des enfants. Lui, ce n'est pas du tout à ça qu'il a affaire. Et si j'essaie de réfléchir même à ce que tu as dit en me référant à ma propre analyse, je ne suis pas sûr de bien saisir, expérimentalement, de quoi tu parles. Ça pourrait se discuter abondamment, mais enfin ce qui m'intéresse, c'est que tu mettes ça comme premier par rapport à l'horreur dont parle Freud, et dont je voudrais rappeler dans quels termes extrêmement forts, voire véhéments,



il en parle. Il dit à propos du fétichiste, et il dérive à partir de là : « Cet intérêt est encore extraordinairement accru parce que l'horreur de la castration, s'est érigé en monument en créant ce substitut. La stupeur devant les organes génitaux réels de la femme, qui ne fait défaut chez aucun fétichiste, demeure aussi un stigmatte *indelebile* du refoulement qui a lieu. »

Je le cite parce que, pas plus tard que cette semaine encore, j'avais affaire à un petit garçon chez qui cette horreur était manifeste. Ses dessins et tout ce qu'il pouvait dire autour de ses dessins, mais surtout le tremblement par lequel son corps était pris quand on s'est mis à évoquer ces questions-là, était le signe que c'était bien de ça qu'il s'agissait.

J'hésite à faire appel à ma clinique parce que c'est toujours sujet à caution, donc je laisse ça de côté. Je poursuis le texte de Freud : « On voit maintenant ce que le fétiche accomplit et ce par quoi il est maintenu. Il demeure le signe d'un triomphe sur la menace de castration et une protection contre cette menace. Il épargne aussi au fétichiste de devenir homosexuel en prêtant à la femme ce caractère par lequel elle devient supportable en tant qu'objet sexuel. »

En travaillant ces questions-là et en rapprochant d'une autre partie du texte que je vais te lire mais qui va dans le même sens, il m'est venue une autre hypothèse que celle que j'ai développée dans mon livre sur : qu'est-ce qui peut bien se passer dans ce que je pourrais appeler « la solution homoparentale » ? Dont je dois dire que je l'envisage comme une des solutions possibles face à l'horreur de la castration, rien de plus, et que je me fous de savoir si c'est une solution progressiste ou une solution réactionnaire. À la limite, en termes analytiques, je me poserais plutôt la question de savoir si c'est régressif ou pas. Mais régressif ne

veut pas dire réactionnaire. Donc Freud poursuit : « Il n'est probablement épargné à aucun être masculin de ressentir la terreur de la castration lorsqu'il voit l'organe génital féminin. » Toi, tu dis que tu n'es pas concerné. Je veux dire : coup de bol ! « Pour quelle raison cette impression conduit certains à devenir homosexuels et d'autres à se défendre par la création d'un fétiche, tandis que l'énorme majorité surmonte cet effroi ? Cela, certes, nous ne pouvons pas le dire. » On ne peut pas le dire. C'est exactement ce qu'il accentuera dans la question du déclin du complexe d'Œdipe : pourquoi le complexe d'Œdipe décline dans la majorité des cas ? On n'en sait rien. Il va même jusqu'à poser l'hypothèse d'un déclin qui serait programmé phylogénétiquement. Ce n'est pas ontogénétique, ça ne dépend pas de ce qui se passe entre papa, maman et le gamin. C'est comme la sexualité en deux temps : c'est comme ça, c'est prévu que ça doit se passer comme ça ; à un moment donné, le complexe d'Œdipe décline ! La question n'est pas de savoir ce qui se passe quand il décline, c'est de savoir ce qui se passe quand il ne décline pas. La question n'est pas de savoir pourquoi un enfant arrête de faire caca dans ses couches ; la question, c'est de savoir pourquoi il n'arrête pas, alors que physiologiquement il devrait.

Donc, la question que je me suis posée – une autre hypothèse que je me suis formulée, mais aussi à partir de la pratique, parce que je dois dire qu'il n'y a pas une ligne dans ce que j'ai écrit qui ne ressorte pas de réflexions et de questions que je me suis posées à partir de la pratique avec des enfants, certains élevés dans des familles homoparentales, d'autres adoptés à partir desquels j'ai raisonné par analogie, et puis la quantité d'autres enfants qu'on voit habituellement dans les CMPP ou en cabinet privé –, donc la question que je me suis formulée, c'est celle-là :

est-ce que l'homoparentalité n'est pas une des solutions inventées pour contourner l'horreur de la castration, qui tiendrait compte de ce que Freud dit, à savoir que le fétichisme est un moyen de ne pas devenir homosexuel, qui serait donc un moyen (l'homoparenté) de devenir ou de rester homosexuel tout en étant fétichiste, c'est-à-dire de faire les deux, c'est-à-dire d'avoir une double solution ? Je tiens à dire que les mots que j'emploie ont un sens clinique et pas un sens moral – fétichiste au sens clinique. Ça, c'était la première réflexion.

Deuxième réflexion, quand tu dis : « Je me demande si chez Lacan on pourrait trouver l'occurrence de la différence des sexes ? » Je te rassure : oui. Je vais te le citer. C'est dans ...*Ou pire*. « Ce n'est pas que je nie la différence qu'il y a dès le plus jeune âge entre ce qu'on appelle une petite fille et un petit garçon. **C'est même de là que je pars.** Attrapez tout de suite que vous ne savez pas quand je pars là de quoi je parle. Je ne parle pas de la fameuse "petite différence" qui est celle pour laquelle à l'un des deux il paraîtra quand il sera sexuellement mûr, il paraîtra tout à fait de l'ordre du bon mot, du mot d'esprit que de pousser : hurra, hurra pour la petite différence ! Rien que ce soit drôle suffirait à nous indiquer, dénote, fait référence au rapport complexe, c'est-à-dire au fait tout inscrit dans l'expérience analytique, et qui est ce à quoi nous ramenons l'expérience de l'inconscient sans lequel il n'y aurait pas de mot d'esprit au rapport complexe avec cet organe, la petite différence, déjà détachée très tôt comme organe, ce qui est déjà tout dire : *organon*, instrument. Est-ce qu'un animal a l'idée qu'il a des organes ? Depuis quand a-t-on vu ça ? Et pour quoi faire ? Suffira-t-il d'énoncer : « Tout animal... »- c'est une façon de reprendre ce que j'ai énoncé récemment à propos de la supposition de la jouissance dite

sexuelle comme instrumentale chez l'animal ? J'ai raconté ça ailleurs ; ici je le dirai autrement. Tout animal qui a des pinces ne se masturbe pas. »

Le réel en question, je trouve que dans ce jeu de mot il le précise bien, c'est la différence entre l'homme et le homard. Ce que je trouve extrêmement intéressant, c'est que tout en disant qu'il part de là, c'est-à-dire de la différence entre le petit garçon et la petite fille, il insiste – et longuement et lourdement – sur le fait qu'il ne sait pas en quoi ça consiste. Et c'est tout à fait cohérent avec ce qu'on entend quand on travaille comme analyste, à savoir que ce qui fait le fond de l'angoisse de pratiquement toutes les personnes qui viennent nous voir, c'est que pour ce qui est de savoir ce que c'est qu'être un homme quand on est anatomiquement porteur d'un pénis, ou ce qu'il en est de savoir ce que c'est qu'être une femme quand on est juste porteur de ce petit pénis freudien qui s'appelle le clitoris, on est bien mal à l'aise parce qu'on n'en sait rien. On ne sait pas en quoi ça consiste. Mais ça ne veut pas dire que puisqu'on ne sait pas, ça n'existe pas. Et ça existe selon les coordonnées dont je parlais tout à l'heure.

Je vais conclure juste sur ce point-là. Parce que finalement, quand je disais à la fin de ton intervention « je n'arrive plus à situer dans quel discours tu es », me revient ce que j'ai mis en exergue de mon livre, cette citation de Sartre dans *La critique de la raison dialectique*, où il dit : « On soumettait a priori les hommes et les femmes aux idées. » C'est un lapsus. La citation de Sartre est : « On soumettait a priori les hommes et les choses aux idées. » J'ai préféré « les hommes et les femmes ». « L'expérience, quand elle ne vérifiait pas les prévisions, ne pouvait avoir tort. Le métro de Budapest était réel dans la tête de

Rakozy. Si le sous-sol de Budapest ne permettait pas de le construire, c'est que ce sous-sol était contre révolutionnaire. »

À la fin de ton exposé – je ne parle pas du début – quand je t'entends parler de cette histoire, c'est exactement l'impression que j'ai. Tu as l'air de considérer que cette histoire anatomique des sexes, dont Lacan dans la citation que je viens de faire, dit lui-même qu'on ne sait pas en rendre compte, tu trouves ça absolument contre révolutionnaire. Et tu vas jusqu'à argumenter, d'une manière qui me paraît bizarre, que ceux qui ne se rangeraient pas de ce côté-là seraient des gens qui ne veulent pas prendre acte de ce que le monde a changé, en gros, ou que la science est passée par là. D'abord, ça ne concerne pas encore tout le monde ; il y a encore un certain nombre de gens qui trouvent que le coït pour faire des enfants, ça reste raisonnable. Donc, l'affaire n'est pas dans le sac, si je puis dire. Disons qu'il y a des lignes de fracture et que c'est sur celles-là que tu t'appuies. Ceci étant, je serais beaucoup plus prudent que toi parce que la contre-révolution, ça existe aussi. Ça produit des effets délétères et ce sont souvent des effets qui sont produits par les excès de la révolution, c'est-à-dire par ce qui dans la révolution – qui, comme le rappelait Lacan, est une façon de revenir toujours au même endroit – n'a pas été pensé, et qui revient sous une forme finalement assez terrifiante.

**Yves Richard** : Je vais faire un point d'ordre : quel que soit le sexe dont nous soyons porteurs ici et la nature étant ce qu'elle est, je pense que nous aurons du mal à tenir au-delà de 16h30. Ça fait une heure et demie que nous débattons. Donc, ce que je vous propose, c'est que Claude répond très brièvement à ce que Jean-Pierre vient de dire, que le thème

de l'homoparenté – puisque le mot était repris – faisant l'objet de la deuxième partie, on n'aborde pas ce point pour l'instant. Merci Claude d'être très rapide, et ensuite nous donnons la parole à la salle.

**Claude Rabant** : Jean-Pierre, tu as une rhétorique absolument formidable. Simplement, je voudrais revenir sur la question de l'horreur et du fétiche. Une petite incise avant, parce que si tu validais que l'homoparenté pourrait être un remède à la castration ou à la continuation de la fétichisation par d'autres moyens, ça vaut à la limite pour les hommes, mais pour les couples de femmes, ça ne marcherait peut-être pas tout à fait pareil. Ceci dit, je reviens sur la question de l'horreur, parce qu'il ne faut pas non plus me faire dire ce que j'ai peut-être dit trop vite. Sur la question de l'horreur, je serais par ailleurs – et aussi pour essayer de démontrer que je ne m'exclus pas a priori comme exception de la masculinité générale – tenté de dire, par extrapolation peut-être un peu clinique, qu'il n'y a pas de sexualité masculine sans fétichisme dans le sens où, d'une part, ce que j'entends beaucoup plus du côté des femmes, c'est que dans leur vie elles se heurte à l'horreur des hommes pour ce qu'elles seraient censées représenter. C'est-à-dire que beaucoup d'expériences féminines qui vont naïvement, si je puis dire, vers les hommes se heurtent à ce qu'à certains moments les hommes manifestent une horreur, en effet, éventuellement, pour ce qu'elles seraient supposées être porteuses de cette – je ne sais quoi – blessure, manque, etc.

Et là-dessus, j'ai aussi quelques exemples cliniques qui m'ont fait beaucoup réfléchir, c'est-à-dire des hommes, par exemple, dont toute la vie a été extrêmement riche en rencontres, avec un visible, apparent

amour des femmes et recherche de leur jouissance, etc., mais peut-être quand même soutenu par quelque chose d'aussi impalpable que le fétiche dont parle Freud dans son article, c'est-à-dire le *Glanz auf der Nase*, un certain chavirement non pas de quelque chose de proprement sexuel, mais disons par exemple d'un certain chavirement du regard des femmes au moment de la jouissance. Ça c'était, beaucoup plus que le plaisir sexuel, ce qui pouvait être recherché. Et puis, l'analyse étant ce qu'elle est, c'est-à-dire assez destructrice de tout ça, le malheureux s'est retrouvé un peu en panne de fétiche, et son fétiche est tombé un beau jour. Ce qui fait qu'il a perdu beaucoup le goût de la chasse. Il a perdu son goût de la chasse et que les relations sexuelles, ça peut continuer un peu par hygiène, mais pas du tout avec cet attrait extraordinaire. Au point qu'il a fini – c'est là où je me permets de citer cette phrase –, il a fini par me dire : « Pour la première fois, j'ai vu un sexe de femme. » Mais justement comme quelque chose de pas dégoûtant, pas horrible et sans intérêt.

Un tout petit mot, pour donner une dimension aux choses pas uniquement individuelles, je voudrais relier notamment aux travaux de Godelier qui montrent que si les hommes – en tout cas dans la société des Barouia (?) qu'il a étudiée – ont tellement peur des femmes, c'est qu'ils ont surtout peur que les femmes, ça se relie à la question de la toute-puissance, ça se relie à l'idée que les femmes un jour ou l'autre pourraient leur reprendre ce que les hommes leur ont dérobé. C'est-à-dire que si toute la société s'est construite sur une façon dont les hommes ont pris aux femmes leur toute-puissance et leur puissance de création, leur puissance gestatrice, peut-être qu'un jour les femmes vont le leur reprendre, et que c'est ça l'horreur.

**Yves Richard** : J'ai déjà deux demandes d'intervention. Je demanderai à chacun, étant donné que les débats sont enregistrés, d'indiquer son nom avant de prendre la parole.

**Jean-Mathias Pré-Laverrière** : L'éventail des questions est considérable. Je choisis deux points ; je serai très bref. Mais avant, deux parenthèses. La première répondra à Claude : il n'est pas du tout sûr que le sexe féminin puisse se voir. Je me réfère à ce que Freud dit dans *L'Unheimlich* : ce qui est *heimlich*, c'est ce qui est secret, fermé, impénétrable. Ça, c'est le premier point. Je passe à la seconde parenthèse – c'est une réponse à Jean-Pierre : j'ai vu, Jean-Pierre – on peut en discuter, mais c'est la lecture que j'en ai faite – qu'il ne s'agissait pas d'un homard mais d'une langouste. Ce n'est pas vraiment drôle, c'est quelque chose qui mérite d'être pris en considération. J'ai vu dans un vivier, dans un restaurant, une langouste qui se masturbait, c'est-à-dire qu'elle se balançait d'avant en arrière sans qu'il y ait de terme à ce balancement. Je ferme la seconde parenthèse parce qu'elle permettrait – si on en avait le temps, mais on ne l'aura pas – de traiter la question de la jouissance du côté de ce que Freud appelle le *heimlich*.

Mes deux points, très rapidement. Le premier, c'est l'utérus artificiel. On ne peut pas, Claude, laisser de côté comme subalterne l'éventualité de l'utérus artificiel parce qu'elle nous contraint à nous poser, de façon aussi radicale que nous en serons capables, la question des conditions auxquelles un être humain, de l'espèce humaine doit être soumis pour devenir quelqu'un d'humain dans son humanité. Donc de ce point de vue-là, ce que dit Michèle me paraît incontournable, c'est-à-dire



que jusqu'à maintenant, ce qu'on peut dire, c'est que l'être humain se construit dans l'utérus – et ça, c'est attesté par de très nombreuses observations –, se construit en résonance avec l'inconscient de la mère porteuse. Je ne dis même pas de la « génitrice », il faudrait regarder de près.

Deuxième point. On dit : il n'y a pas de rapport sexuel. D'où le tire-t-on ? On le tire de Lacan. Mais Lacan, d'où ça lui vient ? Merci, Claude, d'avoir cité le livre de Barbara Cassin, *Il n'y a pas de rapport sexuel*, qui m'a considérablement éclairé sur un livre auquel je ne comprenais que puite (?), qui est *L'étourdit*, et je trouve qu'elle éclaire de façon lumineuse – pour moi en tout cas, même si sa lecture n'est pas facile – la question : d'où est-ce que Lacan tire le « il n'y a pas de rapport sexuel » ? Barbara Cassin de dire : il y a deux réponses possibles. Il y en a une, elle dit : il faut chercher du côté de ce qu'elle appelle « du clinique » (elle met ça au masculin), et la seconde, dit-elle – c'est ce que va choisir Lacan – il va regarder du côté de Démocrite. Je n'entre pas dans la description, de la façon dont elle lit la démonstration de Lacan. Ce que je veux dire simplement – puisqu'il faut aller rapidement –, c'est que tout le livre de Barbara Cassin qui, à mon avis, est absolument convaincant – en tout cas, moi j'étais convaincu – s'appuie sur une lecture de Lacan en tant que Lacan soutient un point de vue logique. Moi, ce qui m'intéresse, c'est la clinique. Et donc je demanderai aux gens – c'est une question que je pose depuis des années aux gens qui disent « il n'y a pas de rapport sexuel » – sur quoi, sur quelle clinique ils s'appuieraient pour dire qu'« il n'y a pas de rapport sexuel » ? Pour moi, c'est une question.

**Yves Richard** : Ce que je vous propose, c'est de prendre les deux ou trois questions et de répondre.

**Jacques Nassif** : Je suis absolument ravi que ce débat puisse avoir lieu et pas dans la presse, et qu'il y ait quelque chose comme une « maison des psychanalystes ». Ça pourrait peut-être un jour arriver. Mais enfin, je crois que ça restera un dialogue de sourds, si on reste dans la querelle des universaux et du réalisme et du nominalisme, comme vous le faites, c'est-à-dire si vous n'envisagez pas un instant qu'il y ait des auteurs après Freud et Lacan, c'est-à-dire si vous en restez au visible et que vous méconnaissiez complètement qu'il y a quand même une quatrième pulsion qui s'appelle la voix, à propos de laquelle votre serviteur a essayé de faire avancer les choses dans un livre paru en 2002, *La voix*, dont on a très peu parlé. Et enfin, il est patent pour moi que ce qui peut faire le plus horreur, c'est un homme qui n'a pas une voix d'homme ou une femme qui a une voix d'homme, que c'est une expérience quotidienne chez les adolescents garçons d'être effrayés d'entendre leur propre voix, que la voix n'est pas ce que Derrida en a dit dans *La voix et le phénomène*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus proche du sujet ; mais ce qu'il y a de plus étranger, qu'un des moments où la voix se fait entendre c'est dans le coït précisément, et que ce qui fait la scène primitive, ce n'est pas du visible mais de l'audible, de la voix ; que ce qui constitue la part féminine de l'inconscient – merci Michèle Montrelay pour cet apport fondamental, mais tellement tangible dans la clinique –, c'est le fait d'avoir eu affaire à la voix féminine de la mère dans la part la plus archaïque de ce qu'est la constitution d'une subjectivité. Et donc ça fait partie aussi de quelque chose qui ne se voit pas, qui est peut-être de

l'ordre du continu. Pourquoi ? Parce que c'est, je ne dirai pas prélangagier mais a-signifiant, donc mélodique. Dans ce livre – en freudien absolument convaincu que je suis, mais allant un peu plus loin, c'est-à-dire revenant au Freud neurologue – je parlais du cerveau droit et du cerveau gauche, parce que les amusies se situent dans le cerveau droit et les aphasies dans le cerveau gauche, et que la seule pulsion qui soit véritablement continue, c'est la pulsion « autique » telle que j'ai essayé de la rebaptiser. Merci.

**Jean-Pierre Winter** : Comme il nous reste avant la pause dix minutes, je vais en prendre cinq pour en laisser cinq à Claude pour répondre, et articuler une question de Jean-Mathias Pré-Laverrière à quelque chose qui était resté en rade dans ce qu'avait dit Claude, tout à l'heure, sur la question du « il n'y a pas de rapport sexuel ». Parce qu'effectivement, ça me paraît être une question tout à fait fondamentale, notamment pour ce qui va être la deuxième partie du débat et pour ce qu'on va mettre en question, directement centré cette fois sur l'affaire de l'homoparenté. Une première incise. Depuis l'École freudienne, on entend de ci, de là des psychanalystes répéter, certains avec une certaine gourmandise : « Il n'y a pas de rapport sexuel. » On le répète d'autant plus qu'à peu près personne n'a compris ce que ça voulait dire, mais le plaisir pris à le dire me paraît toujours très énigmatique. Pourquoi répéter avec autant de conviction, voire de componction dans certains cas « il n'y a pas de rapport sexuel », comme un truc qui fait unité dans la communauté analytique.

Tout à l'heure tu disais, très justement, Claude, pour être plus sérieux : Lacan signale que le discours analytique soutient qu'il n'y a pas

de rapport sexuel et que s'y oppose le discours religieux qui, lui, dit qu'il y en a puisque il y a des enfants. Ce en quoi on pourrait dire qu'une certaine tendance, dont Freud, serait plutôt religieuse de soutenir que le primat de la génitalité – auquel on oublie qu'il a renoncé, qu'il le considère comme une erreur à un moment donné – orienterait la sexualité dans ce sens-là. Mais ce n'est pas aussi tranché, même si la citation que tu fais de Lacan est exacte, parce que c'est plus compliqué que ça dans Lacan lui-même. Et par exemple, je pourrais dire que Lacan soutient que – je vais le dire comme ça, pour le résumer brièvement – théoriquement, ou logiquement comme le dit Jean-Mathias en reprenant Barbara Cassin, logiquement il n'y a pas de rapport sexuel, mais pratiquement il y en a. Alors il le dit explicitement, par exemple – pour que ça n'ait pas l'air de venir de nulle part, ce que je suis en train de raconter – dans le séminaire *Encore*, qui est celui dans lequel il travaille le plus cette question-là. Et cette fois, il ne le met pas du côté systématiquement de la religion, mais comme faisant partie de notre, je ne dirais pas « réel » pour le coup, mais de notre réalité. Par exemple, il dit : « Ce qui fait le fond de la vie, en effet [pour ceux qui veulent des références précises, c'est page 24 de la version du titre que tu citais tout à l'heure], c'est que pour tout ce qu'il en est des rapports des hommes et des femmes, ce qu'on appelle collectivité, ça ne va pas. Ça ne va pas, et tout le monde en parle, et une grande partie de notre activité se passe à le dire. » Et pas seulement sur le divan, parce que quand tu vas prendre ton café, les gens racontent exactement la même chose : ça ne va pas. Pourquoi c'est différent quand on le dit chez un psychanalyste ? Ça reste une question. Mais au fond, quand je prends un café, j'entends

exactement les mêmes propos. Et d'ailleurs, ce sont les mêmes personnes souvent avant ou après la séance.

Donc, Lacan : « Il n'empêche qu'il n'y a rien de sérieux si ce n'est ce qui s'ordonne d'une autre façon comme discours, jusques et y compris ceci : que ce rapport sexuel, en tant qu'il ne va pas, il va quand même, grâce à un certain nombre de conventions, d'interdits, d'inhibitions qui sont l'effet du langage et ne sont à prendre que de cette étoffe et de ce registre. » Apparemment, ça semblerait aller dans le sens des *Gender Studies*, mais « il n'y a pas la moindre – ça va aussi encore dans ce sens-là – réalité prédiscursive, pour la bonne raison que ce qui fait collectivité, ce que j'ai appelé « les hommes, les femmes et les enfants », ça ne veut rien dire comme réalité prédiscursive. Les hommes, les femmes et les enfants, ce ne sont que des signifiants. »

Apparemment, comme le dit Michèle, ça semblerait aller dans ton sens. Mais si on y réfléchit deux secondes, ce n'est pas du tout ça. Ce qui se dit là, c'est que ce qui va dans le sens de ce qui nous donne – peut-être ça fait référence à ce qu'Olivier rappelait tout à l'heure – l'illusion qu'il y a du rapport sexuel, va dans le sens des *Gender Studies*, c'est-à-dire effectivement, il y a des conventions langagières, des interdits, des inhibitions, etc. qui nous donnent l'illusion qu'il y a du rapport, donc que ça ne rate pas, alors que ça rate. Mais le réel, lui, le réel en tant que tel, il n'appartient pas totalement à cette affaire-là, il est en deçà de cette affaire. Ce qui est *gender*, ce qui est genre est à ranger du côté des inhibitions, des interdits, des conventions, etc., ce qui crée l'illusion. Donc effectivement, c'est en ça que dans le livre j'essayais de développer – mais on y reviendra peut-être tout à l'heure – le plus possible l'idée que la psychanalyse n'est pas une discipline, ou n'est pas

une médecine du sujet, mais une clinique de l'Autre, c'est-à-dire justement de ce qui relève de ces conventions, de ces interdits, etc. pour essayer de dénouer les illusions dans lesquelles on est pris quand on a affaire à l'Autre. Mais pour autant, il n'en reste pas moins qu'une fois condamné tout ça, il reste le réel, dont je disais dans la citation de Lacan tout à l'heure que ce réel, il part de là et qu'il n'est pas à confondre avec ce qui n'est pas une réalité prédiscursive et qui sont l'ensemble de ces conventions, etc qui sont aussi le réel. Donc ça me paraît un point très important pour essayer de spécifier ce qu'on peut entendre par « il n'y a pas de rapport sexuel ».

Je n'ai pas lu aussi attentivement que toi, Jean-Mathias – j'en fais l'aveu et je le regrette – le livre de Barbara Cassin que je me suis contenté de feuilleter, parce qu'on ne peut pas tout faire en même temps, mais je dirais que ce qui me paraît important dans le « il n'y a pas de rapport sexuel », c'est ce qui est dans la citation que je viens de lire, c'est la dimension du ratage, c'est-à-dire justement on n'arrive jamais à ce que ça ne rate pas. Mais pour autant, chacun d'entre nous a fait l'expérience de ces couples admirables qui sont ensemble déjà depuis quarante ans, et ça se passe dans une telle harmonie, et c'est tellement merveilleux qu'on a l'impression que pour eux, ça n'a pas raté. Ça n'a pas raté, comme disait Woody Allen, de ses parents qui sont restés ensemble pendant trente ans par pure animosité. Mais ça a raté quand même. Mais effectivement, le « il n'y a pas de rapport sexuel », c'est une façon de dire qu'il y a du ratage systématique, mais – et ça revient à la question d'Olivier de tout à l'heure, c'est-à-dire l'orientation du réel – le ratage pour un homme et le ratage pour une femme, ce n'est pas la même chose. Et donc, la question est de savoir si on peut – et on y reviendra

peut-être après la pause – s’humaniser en n’ayant affaire qu’à une seule sorte de ratage dédoublé.

**Claude Rabant** : Je souscris à peu près entièrement à ce que tu dis, sauf peut-être la coda – la coda dont on parlera après. Ça m’amène un tout petit peu plus loin encore que ce que tu dis, c’est-à-dire que Lacan dit : « Le réel, c’est : il n’y a pas de rapport sexuel. » Et de fait, après, il y a tout le reste. C’est absolument vrai. Mais d’une certaine manière, c’est exactement là-dessus que théorisent, se battent les gens éventuellement des *Gender Studies*, c’est-à-dire sur le fait que le réel soit peut-être orientable, comme dit Olivier

- comme tu le dis.

**Claude Rabant** : C’est peut-être ce que je dis, oui. Je ne sais pas. J’ai perdu le fil.

**Jean-Pierre Winter** : Je voulais juste répondre à Jacques qu’on s’est aperçu qu’il y avait des auteurs après Freud et Lacan ; c’est même pour ça qu’on écrit des livres l’un et l’autre.

**Michèle Montrelay** : Il y a quand même quelque chose qui me frappe : c’est que tout le débat porte entre vous – et bien sûr il faut qu’il porte là-dessus – sur la question du rapport entre les sexes, « il n’y a pas de rapport sexuel », et que vous ne touchez pas au fait que le rapport sexuel peut aussi concerner l’inconscient de chaque individu, qu’il y a là quelque chose – je le disais tout à l’heure – d’intrapsychique aussi. Mais

vous n'en parlez pas. On peut parler de plein d'autres choses, mais autant le noter.

**Yves Richard** : Je propose une pause de 20 minutes.

**Olivier Grignon** : Nous avons décidé de laisser de côté le deuxième thème, « Les désirs d'enfant », même si ça revient dans la discussion, pour aborder directement le troisième thème qui est intitulé « Homoparenté/homoparentalité » et qui est beaucoup plus centré sur le contenu du livre de Jean-Pierre et la réplique de Claude, et qui leur permettra à chacun de développer ce qu'ils souhaitent et ce qui peut-être n'est pas du tout apparu dans les remarques et les questions que Michèle et moi nous leur avons posées. Je ne rappelle pas les thèses de chacun, de Jean-Pierre et de Claude. Je l'ai fait tout à l'heure. Et pour introduire le débat, je pose tout de suite quatre points très brièvement.

D'abord, je dirais : en ce qui me concerne, parce que ça, c'est une réaction très personnelle, il me semble – puisque ça fait l'objet justement des discussions, pas directes, mais par écriture interposée entre Claude et Jean-Pierre – je dirais moi, en ce qui me concerne, que la prise en compte des troubles psychiques de l'enfant, non pas que ce soit négligeable, mais ça ne me semble pas – en tout cas à moi – un argument convaincant ou décisif. Comme Claude Rabant l'écrit dans cet article : « Du reste les généalogies hétéros sont tout autant brouillées. » À titre d'exemple pour soutenir cette position qui est la mienne, que ça ne me semble pas forcément arguer des troubles psychiques des enfants, un argument décisif, c'est que par exemple nous traitons quotidiennement les douleurs, souvent profondes, occasionnées par un divorce. La



psychanalyse n'a jamais pour autant voulu faire interdire le divorce. En va-t-il autrement pour l'homoparentalité ? Est-ce d'un autre ordre ? C'est ma première question pour introduire le débat.

Deuxième question : l'homoparenté serait un changement sans précédent de la notion de parenté. Thèse majeure de Jean-Pierre Winter. Le refus de cette mutation est-il ou non un avatar de l'homophobie ? Thèse de Claude.

Troisième question : y a-t-il un retour du religieux au sein du lacanisme, et Lacan lui-même, compte tenu des citations que je vous ai faites tout à l'heure, est-il suspect à sa façon, et contrairement à Freud, d'une certaine proximité avec le Vatican ?

Quatrième question : enfin, il conviendrait de préciser certaines limites de la psychanalyse et à la psychanalyse, notamment en ce qui concerne la façon dont elle peut ou ne peut pas, doit ou ne doit pas, accompagner ou se positionner par rapport à une réalité ou évolution sociale ?

**Claude Rabant** : C'est difficile parce qu'on n'a pas une entièreté de documents. Pour ce qui est du premier point sur les troubles des enfants, tant que je sache, je ne peux pas arguer de mon expérience personnelle de fait, mais autant qu'on puisse le savoir, il y a eu suffisamment d'études et de documents, particulièrement aux États-Unis, qui montrent, semble-t-il, de façon assez décisive, qu'il n'y a pas du tout de troubles spécifiques chez les enfants qui sont élevés par des couples homoparentaux, comme on dit. Et puis de fait, les troubles dans la parenté sont la monnaie courante de tout ce que nous avons à traiter. Donc c'est plus compliqué. J'ai dit qu'on pourrait faire, non pas deux

termes binaires mais quatre, c'est-à-dire féminité, masculinité, maternité et paternité. Finalement, le plus compliqué et là où il y a le plus de drames en général, c'est quand on essaie de relier les choses. Quand on les disjoint, c'est finalement plus facile ; c'est-à-dire c'est beaucoup plus difficile d'être à la fois homme, mari, amant et père que d'être une chose d'un côté et l'autre chose de l'autre. Et pareil pour les mères. Le drame, c'est, à mon avis, souvent l'incompatibilité ou la difficulté d'accorder la maternité et la féminité, ou la virilité, la masculinité et la paternité.

Vous avez un exemple : un film récent américain qui est sorti en France, qui vaut ce qu'il vaut puisque c'est un plaidoyer pro-homo, mais qui montre bien ce que peut être une disjonction tranquille des fonctions. C'est un film qui s'appelle *Les enfants vont bien*, qui est l'histoire d'un couple de femmes qui élèvent ensemble un garçon et une fille qu'elles ont eu chacune de son côté par donneur. Ce couple fonctionne très bien dans le sens où la fonction paternelle, visiblement, est assumée tranquillement par l'une des deux femmes. Et arrivé vers l'âge adulte, les deux enfants ont le droit de connaître leur donneur et font connaissance de ce monsieur. Évidemment, c'est la démonstration du film qui incarne une sorte de virilité calme et triomphante et parfaite. Donc c'est un homme, qui a une très belle maîtresse par ailleurs, qui accueille très bien les enfants, qui commence à leur servir de modèle et qui a même une relation sexuelle avec l'une des deux mères. Ça commence à foutre le bordel dans le couple. Et finalement, qu'est-ce qui se passe ? Il se passe ce qui se passe dans tous les couples hétéro ou homo, c'est-à-dire que celle qui tient un peu le rôle paternel tape du poing sur la table en disant : « Mais c'est ma famille ! Je ne veux pas qu'on me la sabote ! Je ne veux

pas qu'on me bousille la famille que j'ai construite ! Donc, ce monsieur qui est charmant et tout ça, on n'en a pas besoin. » Et donc il s'en va.

Ce que je voudrais dire quand même, parce que ce n'est peut-être pas tout à fait la question posée par Olivier, il y a une question à mon avis posée qui traite aussi très bien, qui aborde en tout cas très bien Judith Butler, c'est-à-dire il y a un paradoxe dans la normalisation, même si on ne relie pas les choses entre le mariage homosexuel et l'homoparentalité. C'est là-dessus que je voudrais dire un mot. En fait, effectivement, il y a un paradoxe que décrit un peu Butler en disant : « Bien sûr, il faut à la fois se battre pour une certaine normalisation, sans pour autant adhérer à ladite normalisation. » C'est-à-dire : comment peut-on réclamer une normalisation – c'est-à-dire un mariage égal à tous les autres –, tout en contestant ce type de normalité ? Donc il y a une sorte de paradoxe où il faut jouer sur deux tableaux en même temps. Et je crois que c'est ça la vraie question. Mais qu'en même temps, ce qui peut-être menace ceux qui se sentent menacés dans leur symbolique, c'est justement ça, c'est-à-dire : on veut bien admettre la sexualité homosexuelle et les diverses formes possibles de sexualité, mais à la condition que ça reste quand même une transgression, etc. Si ça devient complètement normal, c'est ça qui est menaçant. C'est menaçant que les homosexuels et autres ne soient plus, comme ils l'ont été, des gens louches, transgressifs, pas normaux, etc. Déjà, je pense qu'il y a une question sur cette idée d'une normalisation menaçante, puisqu'on va perdre un critère de l'exclusion, on va perdre un critère de mise à part. Ça, c'est la première chose.

L'autre chose, c'est : quels sont les motifs ? En réfléchissant un peu – et c'est une des idées qui est soulignée au passage par Roudinesco –, je

pense que la cause profonde, et la mutation relativement récente, et cette revendication du mariage et de la parentalité, je crois que profondément c'est lié au Sida. C'est lié au Sida pour plusieurs raisons, c'est-à-dire premièrement, l'épreuve du Sida a eu en quelque sorte pour conséquence ce besoin de normalisation, au sens où : si on peut nous attribuer une catastrophe telle que le Sida – comme ça a été le cas à un certain moment, dans les premiers temps au moins –, alors il faut qu'on puisse quand même rentrer dans la norme et ne pas continuer à assumer cette culpabilité.

La deuxième chose, c'est que la question du mariage et de la parentalité, c'est-à-dire la filiation n'est pas, je crois, fondamentalement liée à l'histoire de l'amour. C'est – comme pour les hétérosexuels depuis toujours – la question du rapport à la mort et de la transmission. C'est parce qu'il y a des morts qu'il faut transmettre, c'est parce qu'il y a des morts tout autour de soi, c'est parce qu'on voit mourir son conjoint, son amour, ses ascendants, etc. C'est parce qu'on voit la mort à l'œuvre qu'on éprouve le besoin d'une transmission, qu'on éprouve le besoin d'une filiation. C'est à ce niveau-là que ça se joue ; ce n'est pas au niveau : on aime, on a envie de... Je crois que ce n'est pas suffisant ; ce ne serait pas suffisant. Je crois qu'il y a profondément quelque chose sur les conséquences du drame du Sida, d'une part ce besoin d'une certaine normalisation contre toutes les culpabilisations possibles, et dans le changement du rapport à la mort. On ne peut plus se contenter de quelque chose qui serait – vous savez ce que ça a été avant l'arrivée du Sida, cette sorte de fête, de jeu, de gratuité absolue, de manifestation d'une vie sexuelle presque primitive, sans lois, etc. Et il y a eu un changement radical à partir du Sida, je pense. Et ça, c'est une des choses

très intelligentes et rationnelles que dit Roudinesco dans son petit livre qui s'appelle *La famille en désordre*. Et c'est à ça que nous avons affaire dans les changements actuels.

En plus, je vous rappelle qu'assez récemment mais de façon définitive – on en a encore la mémoire chacun de nous, si on n'est plus absolument gamin – les enfants dits naturels, jusqu'à il n'y a pas très longtemps ils n'avaient pas de droit. La question qui se pose, c'est la question des droits, c'est la question de la légitimité. C'est ça les questions qui se posent. Là, on change de registre, on n'est plus dans le registre de la métaphysique psychanalytique ; on est dans le registre politique, on est dans le registre des droits. À partir du moment où on dit : « Les enfants dits jadis naturels ont les mêmes droits que les enfants des familles légitimes », c'est un bouleversement complet des rapports de parenté et de filiation. On n'a pas attendu les homosexuels et la requête d'homoparentalité pour que toutes ces relations commencent à être bouleversées. Donc la question des droits, la question de la succession, la question du partage de l'héritage, etc., à partir du moment où les femmes elles-mêmes peuvent décider librement, n'ont plus besoin du consentement marital, et ainsi de suite. Tout ça sont des bouleversements ; c'est là que ça commence.

Je me disais une chose qui fait un petit pas de côté : quand on mesure avec Internet, avec les nouvelles technologies de communication, etc. la profondeur, l'importance des changements dans la socialité. On n'arrive même plus à imaginer comment ça pouvait être. Donc toute la socialité est transformée, est multipliée. Par rapport à ça, je faisais référence à cet épisode des premières IVG, des premières inséminations artificielles, etc., ça a été sur le moment une espèce de catastrophe

virtuelle. On parlait tout à l'heure de l'utérus artificiel : à supposer que ça puisse fonctionner, vous imaginez que chacun s'amusera à aller se torturer ? Faire des inséminations, chacun sait que ce n'est pas forcément la joie, on le fait parce qu'on n'a pas d'autre choix, parce que c'est douloureux, parce qu'il y a une épreuve, parce que c'est une torture pour les femmes souvent. Donc si ça se pratique, ce n'est pas par commodité, se disant : « Oh, ça serait plus facile d'aller se faire une petite insémination plutôt que de passer sous la couette. » À supposer même que les utérus artificiels existent un jour, et que chacun ou chacune aura son petit utérus artificiel en disant : « Tiens, c'est commode, je vais me faire un enfant dans mon utérus artificiel. » C'est du délire. Ce sont des choses complètement marginales, des substituts douloureux, compliqués. Même les mères porteuses. Vous imaginez : « Tiens, je vais me payer une mère porteuse, ça sera plus commode. » Ce n'est pas possible que ça se passe comme ça.

Ce que je retiens aussi de Roudinesco, c'est qu'elle souligne que depuis les débuts du féminisme, depuis les débuts de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui est en jeu c'est la crainte d'une féminisation de la société, et que l'homosexualité vient comme un des aspects de cette crainte. C'est profondément la crainte d'une féminisation de la société qui entraînerait, entre guillemets, « l'effacement de la différence sexuelle ». Je ne dis pas qu'il faut souhaiter effacer la différence sexuelle ; il est question de savoir comment on la pense, comment on la gère, comment on la vit et comment elle s'inscrit. C'est tout. Et puis on n'a jamais vu non plus une famille où les enfants ne connaissent que les deux personnes éventuelles qui s'occupent d'eux. Il faut ignorer absolument ce que c'est que les couples ou la vie homosexuelle : il y a toujours des

femmes quand ce sont des hommes, ou des hommes quand ce sont des femmes. C'est inimaginable de penser que les enfants n'auraient d'autre modèle qu'un seul sexe, c'est inimaginable.

**Jean-Pierre Winter** : Je lis régulièrement *Libération* ; ça me donne l'occasion de temps en temps de lire Claude Rabant. J'adore, parce que comme ça j'ai de mes nouvelles. Hier, dans *Libé*, il y a le procureur de la République à Paris qui s'appelle Jean-Claude Marion, un type très malin, qui citait une phrase de Péguy que je trouve tout à fait adaptée en introduction à ce que je veux dire : « Le triomphe des démagogues, aurait dit Péguy, est passager, mais les ruines sont éternelles. » Ce qui me préoccupe dans toute cette histoire, c'est la part de démagogie qu'il peut y avoir dans cette affaire. On va rentrer dans le vif du sujet ; bien sûr il y a des cas particuliers. Et comme psychanalyste, quand des gens viennent me voir avec une souffrance personnelle ou faisant état d'une difficulté ou d'une absence de solution à des problèmes qu'ils rencontrent dans la réalité, je les écoute autant que possible indépendamment de toute référence à quelque notion juridique que ce soit, religieuse ou autre. Bref, autant que possible comme analyste quand je les reçois, j'essaie de ne m'autoriser que de moi-même, et donc certainement pas, par exemple, d'une idéologie du progrès, ou d'une idéologie de la justice, ou d'une idéologie de tout ce que vous voulez. Ils viennent, ils ont leurs questions, j'essaie de comprendre ou d'entendre comment ces questions se formulent et de les déplacer dans leurs questions pour qu'ils se les posent autrement et qu'éventuellement ça produise quelques effets.

En fait, quand je commençais à m'intéresser à ces questions, c'est parti – je le dis rapidement dans le livre – d'un petit garçon qui était

élevé dans une famille justement pas traditionnelle au sens où le dirait Claude, c'est-à-dire avec deux lesbiennes et deux papas qui avaient passé un contrat avec les deux mamans. Et puis les deux couples d'abord avaient commencé par se disputer, et ensuite à l'intérieur de chaque couple, etc. Ça avait créé un certain nombre de difficultés – ça remonte déjà à un certain nombre d'années, bien avant que toute cette histoire soit à la mode – et les deux mères, pour parler comme elles, étaient venues me voir en me disant qu'elles pensaient que je pourrai les aider, ou en tout cas aider le petit garçon en l'écoutant. Et donc le premier travail que j'ai fait, c'est d'essayer de travailler avec lui sur ce qui pouvait le questionner, quelle était sa question à propos des conditions dans lesquelles il avait été conçu, et qu'est-ce qu'il en savait à ce moment-là, et comment il se représentait les choses. On a beaucoup progressé ; c'est un petit garçon très vif, très intelligent. Et à un moment donné, il a paru très très découragé. Et puis, il me dit : « Mais, Monsieur Winter, il n'y a pas des moyens plus simples pour faire des enfants ? » Je suis resté à partir de là sur la question de savoir : c'était quoi toute cette complexité, tout ce bricolage ? Quel était l'enjeu ?

Partant de ça, j'ai rencontré effectivement la question sociale ; je me suis posé la question que reposait Olivier tout à l'heure en introduction et que tu soulèves à ta façon de la légitimité du psychanalyste à se prononcer sur ces questions-là. J'ai écouté les arguments répétés, réitérés des uns et des autres dont tu viens de faire état d'ailleurs pour une part ; j'ai essayé de savoir où je me situais par rapport à ça, et je suis arrivé à un certain niveau de conviction par rapport à certains problèmes que je voudrais rapidement esquisser.



D'abord, quand je t'entends dire par exemple : « Un certain nombre d'études américaines vont dans le sens de dire que les enfants vont bien », pour reprendre le titre de ce film dont tu parles. Je me dis : mais je suis sûr, je suis prêt à parier – et donc à perdre – avec Claude que si j'ai une discussion avec lui en dehors de ce sujet-là sur la question de l'évaluation aujourd'hui, il est contre. Je suis sûr que tu vas considérer que toutes ces études, qui sont faites de façon systématique pour prouver la justesse d'une idéologie quelle qu'elle soit, sont non seulement sujettes à caution mais fabriquées *pro domo* le plus souvent, et en tout cas posent la question des critères qui sont retenus, et surtout – c'est pour moi le plus important – négligent totalement un des aspects que j'évoque dans le livre, soit la question du temps psychique, qui n'a rien à voir avec le temps de l'évaluation. C'est-à-dire que si vous prenez des enfants à un temps X pour voir s'ils sont aussi anormaux que les autres, élevés dans des conditions différentes, effectivement vous obtenez un résultat qui est celui que ces études prétendent donner, à savoir que *grosso modo* tout ça c'est pareil. Mais le temps psychique qu'a introduit Freud avec la théorie du trauma, c'est que la répercussion des événements, la répercussion des situations, et donc la fabrication d'un certain type de symptomatologie ou de problèmes, se fait sur un temps qui correspond beaucoup plus à la façon dont l'inconscient gère le temps que sur la façon dont le conscient en suggère l'apparence. Pourquoi ? Parce que tout simplement la question du temps, la question de la temporalité, c'est une question consciente, c'est la question du conscient, mais dans l'inconscient il est question d'espace, dans l'inconscient on gère des espaces. C'est pour ça qu'on a affaire à des topiques et à des topologies. On n'a pas affaire à des temporalités au sens conscient. Or dès qu'on se

pose la question en termes d'espace, on s'aperçoit qu'effectivement le temps est tout à fait élastique pour ce qui est des effets d'un certain nombre de choses – je dis là des banalités, mais il est important de les rappeler au moment où on tend à les évacuer –, il est parfaitement plausible par exemple qu'un événement ou une situation donnée produise ses effets vingt ans, trente ans, une génération, deux générations, trois générations plus tard. Alors tu vas dire – tu lèves déjà les yeux au ciel – « tout ça, c'est du prophétisme ; tout ça, c'est de l'apocalypse, ce sont des prévisions à la petite semaine ». C'est l'expérience analytique, c'est mon expérience comme analysant : les choses qui se produisent dans ma vie à 50 ans sont des effets, ou entrent en résonance avec non seulement des choses qui se sont mal dites, mal construites quand j'avais 2, 3, 4, 5 ans, mais même quelquefois des expériences des générations antérieures. Je ne vais pas me livrer ici à un morceau d'analyse exhibée, mais j'ai pu reconstruire comme ça des choses qui concernent des histoires non transmises, non dites, qui concernent par exemple l'histoire de mes grands-parents, des événements liés à la Shoah, ou même avant. Je pourrais remonter comme ça très très loin.

Donc ça, c'est le premier point, et je le signale dans le livre à propos d'un texte de Françoise Dolto, dont tu m'imputes dans ce que tu as écrit de dire que je la ramasse de mon côté. Mais il se trouve que je n'ai pas inventé ce texte, où elle explique que « les catastrophes émotionnelles se produisent chez des gens qui vont très bien, pas pendant leur puberté, voire éventuellement leur enfance, leur adolescence, etc., mais au moment où va se poser pour eux la question justement de la transmission, c'est-à-dire au moment où va se poser pour

eux la question de faire des enfants. Et que là, ce qui n'a pas été résolu – pas parce que ça n'a pas été verbalisé, mais parce que c'est insoluble, parce que c'est impossible, parce qu'on ne peut pas le résoudre –, ce qui n'a pas été résolu à ce moment-là aura des effets de catastrophe psychique à la génération suivante. Et donc je me suis appuyé là-dessus pour penser les choses.

Et ça m'a amené à considérer que ce que nous appelons le symbolique, et que d'une certaine façon – peut-être on va le finasser tout à l'heure –, qui est une dimension que Lacan emprunte à Lévi-Strauss, n'est pas identique à ce que dit Lévi-Strauss. Le symbolique de Lacan n'est pas le symbolique de Lévi-Strauss. Le symbolique de Lacan est un symbolique qui, à la différence de celui de Lévi-Strauss, ne recouvre pas la totalité de la réalité. C'est un symbolique troué, c'est-à-dire que c'est un symbolique qui fait la part belle à la dimension de l'impossible et qui ne se propose pas de boucher tous les trous qui seraient créés par le bricolage généalogique – dont je t'accorde qu'il n'y a pas besoin d'avoir été élevé dans des familles homoparentales pour le rencontrer, on peut le rencontrer dans toutes les familles, et même je dirais que c'est un trait dominant de la famille en général. Vous pouvez me dire que je suis un suppôt de la famille traditionnelle. J'ai commencé ma vie d'adulte avec comme livre de chevet *Mort de la famille* de David Cooper, en communauté, et je ne soutiens aucun mode de famille particulier, je m'en fous complètement. Mais par contre, je me pose la question de savoir quelles sont les conditions de la transmissibilité. Et dans les conditions de la transmissibilité, je me pose la question de la transmission du signifiant, de la transmission en silence d'un certain nombre de signifiants, et je m'aperçois que par exemple quelqu'un

d'aussi averti que toi n'hésite pas à parler du rôle paternel tenu par une femme non pas dans le registre signifiant mais dans le registre réel.

C'est sur des choses comme ça que je me suis longuement interrogé dans le livre parce que je me dis : il y a là une distorsion du langage qui a l'air anodin mais qui, pour moi, est riche de sens. Comment peut-on parler de rôle paternel tenu **volontairement** par une femme, sinon quand on pense au rôle paternel, à la fonction paternelle, comme à une fonction qui se réduit et qui ne serait que la fonction tierce, être un tiers dans la relation entre l'enfant et sa mère ? Or pour moi, la fonction paternelle ne se réduit pas à être une fonction tierce. C'est important qu'il y ait un arbitre entre la mère et l'enfant, je ne dis pas le contraire, mais pour que cet arbitre puisse exercer sa fonction, c'est-à-dire que sa parole fasse autorité, il y faut un certain nombre de conditions. Et ces conditions, c'est le respect à l'intérieur du langage des mots qui représentent des places fixes : qu'une sœur soit une sœur ; ou bien que quand on dit « ma sœur », ça soit par métaphore, mais qu'il soit clair que c'est une métaphore, que c'est un paradigme, une image qui est utilisée, comme on le dit par exemple chez les bonnes sœurs, « ma sœur ». Que quand on dit « père », ça corresponde à une fonction qui ne peut être occupée que par une seule personne, et qu'il n'y ait pas sur ce point-là d'autres équivoques que celles que permet la poésie – ou la religion – quand elle parle du « Père éternel », ou du Père Noël par exemple. Et que quand on commence – et je cite à ce propos-là une pièce de théâtre élisabéthain qui s'appelle *Domage qu'elle soit une putain* – à s'attribuer le pouvoir de dire que père, mère, sœur, frère, tout ça, ce sont des mots qui sont purement conventionnels et on peut très bien les changer et dire « ma sœur » et « mon frère », « mon frère » et « ma sœur », « mon père » et

« ma mère », etc., on crée ce qu'on peut constater – en tout cas que je constate dans le travail avec les enfants – un tel bordel dans l'esprit de l'enfant que – c'est le cas de le dire – la chatte qu'il aime n'y retrouve pas ses petits. Et comme elle n'y retrouve pas ses petits, il y en a effectivement parmi eux qui, pour y retrouver leurs petits, vont devenir des petits génies, il y en a un ou deux qui va émerger comme petit génie, mais la casse sera considérable. Et je ne dis pas ça comme une prévision, mais comme un constat que j'ai déjà fait sur un certain nombre de situations. C'est le deuxième point sur lequel je voulais intervenir.

Troisième point : tu cites Judith Butler, et avec elle la question du genre, etc. On a commencé à aborder la question tout à l'heure, avant l'entracte. À mon avis, il y a une erreur fondamentale dans l'ensemble du raisonnement. Je peux me tromper évidemment, mais il m'a fallu du temps pour arriver à me formuler à moi-même ce qui ne va pas dans le truc. *Grosso modo*, rien de ce qu'elle dit – elle et ceux qui la suivent – n'est faux, sauf que les prémisses sont une erreur du point de vue freudien. Et l'erreur, c'est que tout ce qu'elle dit concerne, non pas la vie psychique inconsciente au sens de l'inconscient freudien, mais la vie psychique inconsciente au sens de ce que Freud appelle dans *Malaise dans la civilisation* « le surmoi collectif ». C'est-à-dire tout ça, c'est vrai quand on considère que la question du genre, c'est la question telle qu'elle s'énonce dans le surmoi collectif. Le surmoi collectif, effectivement, change, varie, donne des ordres qui sont différents d'une génération à l'autre, d'un lieu à un autre, etc. Mais ce n'est pas l'inconscient au sens strict freudien. C'est le surmoi collectif. Et Freud – relisez-le, notamment dans la nouvelle traduction qui est parue au Seuil de *Malaise dans la civilisation* – explique que le surmoi collectif vient se

conjoindre au surmoi individuel et exerce sa puissance redoutable sur les sujets, justement parce qu'il y a cette conjonction. Et donc effectivement, quand je vous disais tout à l'heure « la clinique psychanalytique, c'est une clinique de l'Autre », c'est une clinique de ce pouvoir qu'a le surmoi, et la tâche du psychanalyste je l'entends entre autres comme un pouvoir de desserrer l'étau du surmoi collectif, sans que pour autant on résolve la question ou les questions qui se profilent, et qui ont été étouffées par le surmoi collectif jusque-là. C'est peut-être un peu tiré par les cheveux, ce que je suis en train de vous dire, mais relisez le texte de Freud et vous verrez : tel que Freud le décrit, c'est absolument limpide.

Troisième point – je suis obligé d'aller vite parce qu'à un moment donné il faudra s'arrêter. La question – tu l'as reprise dans la discussion tout à l'heure – de la différence des sexes et de comment on y est confronté. Entrons dans la façon dont le couple lesbien, ou le couple d'hommes homosexuels, sont tentés de proposer des solutions pour tenir compte de ce qui finalement ils ne peuvent pas éviter, c'est-à-dire le fait qu'il y a de la différence des sexes. Je suis assez mal à l'aise pour en parler parce que le terme d'« homoparentalité » est déjà un terme qui fausse complètement tout le raisonnement. C'est un terme qui a été introduit pour essayer de faire entendre que, justement, la parenté ce n'est pas la même chose que la parentalité, mais du coup le succès de ce terme est tel qu'on parle de parentalité maintenant pour tout ce qui concerne les rapports des ascendants aux enfants – hétérosexuelles ou homosexuelles. Et donc on gomme complètement la question de savoir : qu'est-ce que c'est que la parenté ? Ce qui n'est pas la même chose que la parentalité. Et pour ça, on s'appuie sur les anthropologues, exactement

comme tu l'as fait tout à l'heure, c'est-à-dire on s'appuie par exemple sur Godelier, et on confond les ethnologues, les anthropologues et les psychanalystes. Mais les psychanalystes ne sont pas des anthropologues et ne sont pas des ethnologues.

**Claude Rabant** : C'est dommage.

**Jean-Pierre Winter** : Eh bien non, ce n'est pas dommage. Je trouve ça très bien. Je voudrais juste, à l'appui de ça, rappeler que quand Freud s'intéresse à l'ethnologie, ce n'est pas du tout pour prendre l'ethnologie comme modèle. *Totem et Tabou* porte comme sous-titre – il est important de le rappeler, même si je ne vais pas en tirer toutes les conséquences maintenant – « Quelques concordances entre la vie psychique des sauvages et celle des névrosés ». C'est-à-dire que pour Freud, la vie psychique des tribus prises au fin fond du Tibet, en Amérique latine, etc., cette vie psychique-là témoigne de ce qui se passe dans l'inconscient de nos névrosés. Ce ne sont pas pour lui des modèles qui témoignent de la diversité à laquelle l'espèce humaine aurait droit et serait en proie. Ça, c'est un deuxième point. Je voudrais rappeler quand même que sur ce point, même Lacan fait ce rappel : que la psychanalyse n'est pas l'ethnologie. C'est bien pour ça d'ailleurs qu'il a ce débat avec Lévi-Strauss que je rappelle dans mon essai.

Donc j'en viens à la question maintenant de la religion. Vaste question, et je m'excuse de vous imposer une liste aussi importante de choses comme ça rapidement, mais au moins après on pourra choisir les thèmes sur lesquels on débattrà. Tu fais appel à ce livre d'Élisabeth Roudinesco, *La famille en désordre*, dont je dois dire que je tombe raide

mort quand j'entends l'éloge que tu en fais ; je préfère nettement la critique qu'en donne Michel Tort, qui pourtant m'attaque de façon véhémente, mais dans *Fin du dogme paternel* il fait une description de ce livre de Roudinesco dont il démontre que finalement elle a une vision de l'histoire de l'humanité qui témoigne du fait qu'elle n'a jamais renoncé à sa conception stalinienne de l'histoire, c'est-à-dire que les choses avancent toujours dans un progrès inéluctable, en vue de la situation telle qu'on la connaît aujourd'hui, et c'est l'avancée irrésistible de l'histoire, etc. Relisez les pages que Michel Tort consacre à ça, vous verrez, c'est absolument édifiant. Mais surtout, l'idée que les prises de position de certains psychanalystes, d'une part, « seraient déshonorantes pour la psychanalyse ». Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi ? Il y a un honneur de la psychanalyse à défendre ?

**Claude Rabant** : Bien sûr. Par exemple quand elle cite Legendre.

**Jean-Pierre Winter** : Et alors, Legendre dit ce qu'il dit. On peut dire qu'il se trompe.

**Claude Rabant** : Parce qu'il dit des conneries.

**Jean-Pierre Winter** : Toi, tu me reproches de dire des idioties dans ton texte. Il dit ce qu'il dit. On peut essayer de démontrer qu'il se trompe. Mais pourquoi dire que ce sont des conneries et pourquoi dire que c'est déshonorant ? Déshonorant au regard de quel honneur ? Ça veut dire quoi ? Ça veut dire que la psychanalyse aujourd'hui serait revenue à ce que Lacan a dénoncé dans le séminaire sur *L'éthique*, c'est-à-dire au



service des biens ? Il y aurait un honneur de la psychanalyse à défendre ? Non. Il y a effectivement la question de savoir si c'est juste ou si c'est faux, si c'est une interprétation qui a une portée, qui résonne ou qui n'a pas de résonance. Moi, sur ce point-là, je n'ai pas d'opinion *a priori*.

Reste la question de la religion. Avant ça : la question de comment les homosexuels présentent la question de la différence des sexes. Je dois dire que quand je lis sous ta plume que j'ai écrit un brûlot contre l'homoparentalité, que je me livre à une croisade contre l'homoparentalité, etc., ça me fait doucement rigoler parce que je ne me livre à rien du tout. Il se trouve que de temps en temps je suis sollicité par les médias parce que, comme ils disent, « je suis un bon client », c'est-à-dire que quand je parle, ils aiment bien. Mais ça ne prouve ni que ce que je dis est vrai, ni que ce que je dis est faux, et en tout cas ça ne prouve pas que je me livre à une croisade parce que je m'occupe de bien d'autres choses que de ça. J'ai travaillé sur la politique, sur l'art, sur la religion et sur bien d'autres domaines, et c'est une tout petite partie de mon travail. Je ne suis pas du tout en croisade. Je dis juste ce que mes réflexions m'ont provoquées.

Et donc mes réflexions justement m'ont amené à travailler avec ce que disent les journalistes. Et par exemple, le 27 mars 2010 – je ne vous sors pas une étude ou un article qui daterait du siècle dernier –, une journaliste du *Monde*, qui n'écrit pas que des idioties justement – c'est rare, même au *Monde* –, qui s'appelle Anne Chemin, croit utile de rendre compte d'un livre qui n'est pas encore paru. Déjà, vous savez qu'au *Monde*, pour avoir un compte-rendu d'un livre qui est paru, il faut se lever de bonne heure, mais là elle trouve urgent de rendre compte d'un livre à paraître d'une sociologue qui a travaillé sur la question de

l'homoparentalité à sa manière, et qui s'appellerait donc Virginie Descoutures. Elle dit la chose suivante : « Contrairement à ce que pensent les détracteurs de la famille homoparentale [c'est moi], ces couples de femmes ne perdent jamais de vue la question du référent paternel. » C'est ce à quoi tu faisais allusion tout à l'heure. « Celles qui ont choisi la coparentalité estiment que l'intérêt de l'enfant est d'avoir un père ; celles qui ont opté pour l'insémination artificielle avec donneur révèlent par leur pratique un souci de faire une place au masculin. » Donc il y a celles qui ont le souci que l'enfant ait un père, celles qui ont le souci de faire une place au masculin. Et alors, comment elles s'y prennent ? Eh bien, en préférant par exemple un baby-sitter à une baby-sitteuse, ou un instituteur à une institutrice. Comme ça, l'enfant serait confronté à du masculin. Et là, elle ouvre les guillemets pour une citation de la Virginie Descoutures en question, et voilà ce qu'elle dit Virginie Descoutures, qui est sociologue, de la question : « Les femmes rencontrées ont à cœur de transmettre [c'est la sociologue qui parle, ce n'est plus la journaliste] à leurs enfants une partie de cet héritage symbolique. Le monde est hétérosexué, résume Virginie Descoutures. Il est ainsi envisagé [c'est toujours la sociologue qui prend la parole] **comme bénéfique pour les enfants de leur faire fréquenter des hommes.** »

Je n'invente rien. Ce que je veux dire, c'est qu'avec ce terme d'« homoparentalité », on a mis sous un terme générique des situations qui n'ont rien à voir les unes avec les autres, comme le reflète justement cette citation. C'est-à-dire des cas dans lesquels les enfants ont affaire à deux femmes et pas d'hommes, d'autres cas où il y a deux femmes qui ont passé un contrat avec deux hommes, des cas où c'est une femme qui

a quitté l'homme avec qui elle avait des enfants et qui s'est retrouvée dans un cas de vie avec une autre femme. Enfin bref, tout est embrouillé, toutes les situations sont considérées comme équivalentes, et on voudrait faire une loi qui unifie tout ça en autorisant tout au nom du fait que, comme tu viens de le dire, il y a des enfants qui sont nés dans ces conditions-là et qu'il faut leur donner les mêmes droits qu'à tous, rappelant, comme tu viens de le faire, qu'on a crié au loup quand il y a eu les enfants du divorce, on a crié au loup quand il y a eu l'IVG, etc., et pour autant le monde ne s'est pas écroulé, tout va bien, merci madame.

Sauf que, d'abord, tout ne va pas aussi bien que tu le dis, c'est-à-dire que c'est comme une pétition de principe de dire que tout va bien. Je ne vais pas revenir sur les conséquences que ça a, parce que je n'ai pas d'opinion là-dessus : les enfants du divorce ou les conséquences de l'IVG sur les femmes qui la pratiquent à haute dose. Mais tout le monde sait que quand même, il y a un certain nombre de problèmes ; ce n'est pas simple.

**Claude Rabant** : « À haute dose », ça veut dire quoi ?

**Jean-Pierre Winter** : Ça veut dire que, par exemple, je connais un certain nombre de femmes qui font un avortement par an depuis une dizaine d'années. Et j'en connais plusieurs. C'est pour dire : « On a crié au loup à une époque et on avait tort parce que vous voyez bien que tout va bien. » Roudinesco a tort de penser que « c'est une crainte, voire une terreur qu'on éprouverait devant la féminisation de la société ». Je ne vois pas le rapport dans le cas de la question de l'homoparentalité. Par contre, ce qui m'intéresse, c'est ce que tu as dit tout à l'heure, à savoir –

mais ce n'est pas Roudinesco qui l'a inventé – que c'est une conséquence du Sida, et donc de la mort. Ça me paraît effectivement un point particulièrement important. Foucault faisait remarquer dans un de ses séminaires, que j'ai suivis à l'époque au Collège de France, que la répression policière dans les villes s'est organisée autour de la peste. C'est-à-dire que par exemple, si on a aujourd'hui – de moins en moins avec Sarkozy – des commissariats dans tous les quartiers et dans des points stratégiques de la ville de Paris, c'est parce que ça correspond *grosso modo*, disait Foucault – je ne suis pas allé le vérifier, donc... confiance – aux endroits où on mettait des guetteurs dans la ville quand il y avait des épidémies de peste pour savoir là où les gens cachaient les cadavres dont ils ne voulaient pas se séparer, et qui donc faisaient courir des risques à l'ensemble de la population. Si bien que la police est entrée de façon violente et forte, selon Foucault, par la question de l'épidémie et par la question de la gestion de la mortalité. Si bien qu'il n'y a pas lieu forcément de se rassurer des conséquences que le Sida peut avoir pour notre vie en société, et en l'occurrence sur l'homoparentalité.

Pourquoi ? Parce que l'homoparentalité – il faut bien voir une chose, c'est que ce n'est pas aussi contraire à la religion que tu le soutiens. J'étais étonné d'ailleurs que tu m'attaques sur ce point, aussi bien dans l'article de *Libération* que dans d'autres écrits, parce que j'y vois au contraire une certaine compatibilité et un certain retour du religieux. Je vais le dire très vite : je vois dans l'idéologie qui consiste précisément à lâcher les choses du côté du réel et à ne les tenir que du point de vue du symbolique un retour du religieux, qui vient à point nommé puisque par exemple, tu dis que je suis un suppôt des thèses de

Benoît XVI – peut-être – mais le mythe, ce n'est pas Benoît XVI. Benoît XVI, c'est l'Église, et l'Église ce n'est pas forcément la même chose que le message évangélique. Et le message évangélique, c'est quoi ? C'est la Sainte Famille. Et la Sainte Famille, c'est quoi ? L'important, c'est que le royaume de mon père n'est pas de ce monde, que le père c'est une fonction, c'est Joseph qui va la remplir, c'est celui qui éduque, c'est celui qui donne de l'amour, etc. La question est de savoir si on peut à ce point dissocier sans conséquences la question de la procréation de la question de la filiation. Or, nous sommes bien au cœur d'une contradiction – et je m'arrêterai là, puisqu'on me fait savoir que je parle trop longuement – puisque, dans la revendication des homosexuels, femmes notamment, il y a le droit de se faire faire un enfant par un tiers, donc d'avoir recours à la banque de sperme, pour que, comme le dit la femme que j'ai citée tout à l'heure dans l'article du *Monde*, « une partie du patrimoine génétique soit transmise à l'enfant ». Mais si ce qui compte, c'est la transmission symbolique, si la chose qui compte c'est la volonté, si ce qui compte c'est l'éducation et l'amour, qu'est-ce qu'on en a à foutre qu'une partie de l'héritage – et pourquoi seulement une moitié ? – soit revendiquée comme un droit qu'auraient les femmes d'y avoir accès ? Pourquoi c'est si important ? Mais c'est si important pour une raison simple, c'est que l'homoparentalité dans cette affaire se substituant à l'homoparenté, ne fait que masquer le malaise profond de notre société sur la question de la filiation. Et c'est quoi le malaise profond ? C'est qu'on ne sait plus justement – et ça ne concerne pas que les homosexuels –, on ne sait plus, mais vraiment on ne sait plus si la filiation est uniquement juridique, symbolique et de pure intentionnalité, ou si ce qui prévaut, c'est la filiation génétique. Pourquoi ? Parce que la

science a découvert qu'on pouvait savoir avec certitude qui est le père, et qu'il y a un certain nombre de personnes qui s'accrochent à ça en confondant le père et le géniteur, mais ce ne sont pas seulement les horribles réactionnaires qui sont attachés au roc biologique. Ce sont les lesbiennes elles-mêmes quand elles demandent, quand elles exigent qu'une partie du patrimoine génétique soit transmise à l'enfant. Et puis il y a celles qui disent : « Eh bien non, de toute façon, on s'en fout. » Et dans ce cas-là, si on s'en fout, pourquoi ne pas se contenter d'adopter des enfants ?

**Claude Rabant** : Tu sais bien que l'adoption des couples homosexuels n'est pas possible.

**Jean-Pierre Winter** : Ça, on pourrait le résoudre. Si on pouvait résoudre cette question-là, je n'aurais rien à objecter a priori.

**Claude Rabant** : Là, franchement, je ne peux pas. Je n'ai envie de dire qu'une seule chose : c'est que l'histoire tranchera. Il y a un point quand même qui m'a intéressé, c'est sur la question des mots, parce qu'en effet, dire qu'il faut que la sœur soit la sœur, etc., c'est exactement là-dessus que porte, si on peut dire, l'opuscule de Barbara Cassin, c'est-à-dire qu'elle rappelle que chez Aristote le principe de non-contradiction, c'est le fait que quand on parle, on dit une chose et une seule chose et qu'on ne peut pas dire deux choses en même temps. Et dans *L'étourdit*, Lacan fait exploser ce principe de non-contradiction, et que c'est à ça que sert le non-rapport sexuel. Le non-rapport sexuel, c'est aussi le non-rapport linguistique en fait, c'est aussi le non-rapport de la signification elle-

même. À partir du moment où on fait exploser, comme dans *L'étourdit*, l'unicité, univocité de la signification, ça devient du signifiant effectivement. Alors, en effet, on est obligé en quelque sorte de remplacer le principe de non-contradiction. Voilà.

**Yves Richard** : Il y a deux questions dans la salle.

**Moufid Assabgi** : Découvrir une pensée qui se déploie dans un ouvrage est un exercice certainement différent d'une lecture comparative de deux auteurs qu'on a longuement fréquentés à travers leurs contributions au fil des ans. Aussi, par exemple, Jean-Pierre énonce dès les premiers chapitres sa position, alors que Claude avance progressivement avec son érudition toujours documentée. Et ce n'est qu'au dernier chapitre que la finalité de sa thèse se dessine clairement. Ceci dit, la perspective de chacun se différencie à la relecture. Et c'est ceci qui devrait nous intéresser aujourd'hui : dans quelle perspective chacun de nous – ou chacun de vous – se situe ? Par exemple, cette phrase de Freud, citée par chacun de vous : « L'anatomie, c'est le destin. » C'est intéressant de voir que Jean-Pierre la tire du côté de l'anatomie, donc une phrase faite de deux thèmes ; l'un la tire du côté de l'anatomie et Claude du côté du destin. Et il pose justement la question : qu'est-ce que le destin ? Il se trouve que parallèlement à ces lectures, j'étais plongé dans le journal d'Imre Kertész, *Journal de galère*. Cet ouvrage qui vient de paraître est plein de petits aphorismes. Depuis sa consécration par le Prix Nobel pour son livre, *Être sans destin*, il revient méticuleusement sur le terme de « destin », sous forme d'interrogation. Ça pourrait intéresser Claude : il

lie vérité et destin sous forme, en quelque sorte, de petits aphorismes. Je vais donc vous faire la lecture de quelques citations :

« Qu'est-ce que la vérité ? La vérité, dit-il, la réponse est facile, c'est ce qui me consume. Écrire alors la vérité, la vérité ou *ma* vérité. Et si ce n'est pas la vérité, alors écrire l'erreur, mais la mienne. » Je poursuis : « Qu'est-ce que j'entends par destin ? » C'est cela que j'aimerais qu'on interroge. « C'est la possibilité du tragique. Il serait dommage de ne pas voir que dans ce monde irréparable et dépourvu de catharsis, tout se transforme en tragédie et toute tragédie en catastrophe. »

Pour Jean-Pierre, j'ai trouvé ces deux citations qui certainement vont le confirmer dans la nécessité d'une orientation dans la vie. C'est une citation de Kertész toujours, ce n'est pas la mienne : « On peut comprendre la Bible sans l'histoire, mais l'histoire sans la Bible, jamais. » Ou bien, cette autre qui est très intéressante et qu'on pourrait fouiller : « Tant que l'orthographe sera importante, nous vivons dans une espèce de contradiction, mais aussi de discipline. » Je répète : « Tant que l'orthographe sera importante [par rapport à l'écriture], nous vivons dans une espèce de contradiction, mais aussi de discipline. »

Donc pour conclure, je vous proposerai une situation qui est tirée de la pratique du contrôle. C'est une situation certes extrême : il s'agit d'un homme transsexuel, en cours d'intervention et – c'est ça qui nous intéresse – il se présente à son analyste en homme le lundi et en femme le jeudi. Je n'invente rien, c'est quelque chose qui m'a été rapporté et qui s'est déroulé dans ma ville. Quelle serait alors la boussole de l'analyste ? Épargnons-nous des considérations sur l'analysant. Ce n'est pas ce dont il s'agit pour moi aujourd'hui. Mais, comme le dit Olivier Grignon, dans



la boîte à outils de l'analyste, que peut-il puiser face à cet analyste qui est certainement soumis à un trouble profond ? Comment pouvons-nous lui constituer une boussole ? Quelle représentation peut-il avoir ? Et à ce moment-là, l'idée d'un certain conservatisme ne me choque pas. Je ne vais pas opposer conservatisme à progrès, mais je suis obligé moi-même en tant que contrôleur de puiser dans ma boîte à outils des opérateurs. Donc ce que je vous demanderai peut-être, c'est : quels sont les nouveaux opérateurs que nous allons pouvoir discuter ensemble, plutôt que de nous envoyer argument contre argument, puisque déjà dans cette phrase, « l'anatomie, c'est le destin », chacun de vous la tire de son côté. Merci.

**Fernando Geberovich** : Je déteste être en désaccord avec mes amis, mais là je suis en désaccord avec Jean-Pierre. Pour aller à l'essentiel, parce qu'on est à la fin, il y a la question de la substitution de parentalité à parenté, qui est qualifiée comme déformation, qui implique un déni. Il me semble qu'il ne faut pas s'arrêter excessivement à cette substitution pour une raison très précise : je pense que le mot « parentalité », c'est du bricolage, c'est comme notre époque qui est un bricolage, et comme toute notre époque est dans un monde de mutation symbolique dans lequel les représentations comme « homoparentalité », ce sont des représentations d'attente, comme « père » est une représentation d'attente, et « métaphore » est une représentation d'attente. Je pense qu'il faudrait commencer à penser que le symbolique est en train de se diffracter en symboliques (au pluriel), sinon il est très très difficile de penser une clinique dans laquelle la référence à une fiction à laquelle on croit – paternelle, etc. – ne fonctionne plus, et où la transmission n'est

plus verticale mais horizontale, n'est plus métaphorique mais par l'image ou par les médias. Il y a quelque chose dont on ne prend pas acte, il me semble, quand on parle de déni, on réduit quelque chose, et il me semble que le mot « déni » – ou la position générale de parler de l'exemple du fétichisme – ne nous permet pas de penser ce qui est en train d'arriver, et de penser d'autres mots pour symboliser qui ne passent peut-être pas par le mot « père » même. Il faut commencer à l'envisager. Je suis confronté tous les jours à une clinique dans laquelle – que ce soit dans la violence, ou que ce soit dans la drogue – il est très difficile – à une époque, j'ai essayé de bricoler du tiers, mais maintenant il faut que j'accepte ce qui vient, quand je pense en termes de référence à une fiction qui est père-métaphore incarnée ou pas incarnée, il y a quelque chose qui réduit ma capacité d'écoute et ma capacité de penser. Et je pense que le problème quand on parle de déni – on pourrait dire « déni du déni » –, avec le mot « déni », je crains qu'on soit en train de dénier quelque chose qui se diffracte et qu'il faut plutôt penser et entendre, il faut inventer. Et il me semble qu'une position trop doctrinaire nous rend difficile la pensée et même l'écoute.

**Jean-Pierre Winter** : Voilà, ça suscite des applaudissements. C'est d'une tristesse !

**Danièle Lévy** : C'est la personne précédente qui me donne le courage de parler, parce que ce que j'avais dans la tête, c'est signaler le malaise. C'est bien joli de s'affronter, de se disputer, de s'engueuler, c'est amusant tout ça. Il y a quand même un malaise. J'ai remarqué plusieurs fois qu'on a parlé d'« interdire », comme s'il était interdit aux

homosexuels d'avoir des enfants. Ce n'est pas interdit ; c'est impossible sauf discours de la science, disons. La comparaison avec l'interdiction de l'ouverture des cadavres, de la dissection pour la science, était particulièrement intéressante parce que, que je sache, il n'est pas devenu obligatoire, il n'y a pas eu besoin de lois pour autoriser la dissection. Il y a un interdit qui est tombé.

**Claude Rabant** : Il n'y en a pas eu.

**Danièle Lévy** : Il n'y en a pas eu, évidemment. Il y a des interdits qui tombent. Mais ce n'est pas à ce niveau que la question se pose. Il me semblait que le mérite du livre de Jean-Pierre, c'était de dire : « Il faudrait peut-être réfléchir à ce qu'on fait avant de le faire », parce qu'on n'est pas dans la situation d'un interdit. On est dans la situation de modifier une loi qui est une loi fondamentale de l'organisation de nos sociétés. Donc ce n'est pas juste prendre acte du fait que voilà, les mœurs ont changé, il n'y a qu'à suivre. On n'est pas dans le niveau de la norme, Claude, c'est là où je ne suis pas d'accord avec toi, on est dans le niveau du droit. Et il me semble que le droit a une fonction beaucoup plus solennelle, beaucoup plus forte – comme on parle de la Constitution – il y a quelque chose de l'ordre du sacré dans le droit, même si maintenant il est en train de se démultiplier en conneries. Regardez sur Internet.

Le droit, qu'est-ce que ça veut dire pour les psychanalystes ? Je ne sais pas, ils ont l'air un peu allergique, ils s'y sont un petit peu confrontés mais pas beaucoup – ça mériterait qu'on en parle.

Et enfin, le dernier point sur lequel je voulais attirer l'attention, c'est qu'au-delà du droit, la question du signifiant symbolique. Je dirai les choses tout à fait bêtement : il ne s'agit plus – puisqu'il y a eu Lacan – du rapport de la nature à la culture ; il s'agit de comment s'articule Réel, Imaginaire, Symbolique. La notion de nouage, quand même, nous apporte quelque chose. Ce n'est pas la même chose, mais ils sont accrochés les uns aux autres par certains points. Et il me semble, pour conclure, que c'est vraiment trop triste pour chacun de nous s'il n'y a pas, au lieu de ce qui pourrait être notre identité, si trouée soit-elle, des points fixes de nouage, de superposition. Et il me semble que Jean-Pierre parlait indirectement de ça, en disant : « Le père, la mère, en tant qu'ils sont raboutés, et non pas identifiés à l'homme, la femme, c'est un point fondamental. » Et je suis d'accord avec Jean-Pierre pour dire qu'il faudrait qu'on réfléchisse aussi à ces choses-là, avant simplement de se laisser emporter par le courant des mœurs.

**Yves Richard** : Une dernière question et après nous concluons.

**Jean-Mathias Pré-Laverrière (?)** : Une des questions principales qui ont été abordées aujourd'hui et qui me paraît essentielle pour les psychanalystes, et pas seulement pour les psychanalystes d'enfant, c'est : y a-t-il des effets spécifiques qu'un couple homosexuel, de femmes ou d'hommes, peut avoir sur le développement d'un enfant et d'un être humain ? Nous n'en savons probablement pas assez aujourd'hui, mais je pense qu'il faut tenir cette question. Je voudrais l'aborder par un seul angle aujourd'hui, puisqu'on n'a pas beaucoup de temps, c'est celui-ci : qu'est-ce qui est à l'origine et qu'est-ce qui maintient un couple

homosexuel ? On ne l'a absolument pas abordé. Mais enfin quand même, il faudrait qu'on y arrive, peut-être une autre fois. Il faut qu'on y arrive. Je la prendrai aujourd'hui par le côté de la séduction, et je poserai la question ainsi : ce qui fonde et ce qui fait tenir un couple, ça n'est pas toujours la séduction – je dirais malheureusement. Il n'en reste pas moins que ça joue un rôle parfois important, parfois pas important, mais que ça joue un rôle dans la fondation et dans le maintien des couples. Donc ma question est la suivante : est-ce que ce qui se joue de séduction dans un couple homosexuel – et probablement ça serait différent dans un couple homosexuel d'hommes ou de femmes –, ce qui se joue de séduction, qui va s'arrêter ou qui va continuer, peut-il avoir des effets et quel genre d'effets dans le développement d'un enfant et d'un être humain ?

**Yves Richard** : J'étais trop vite. Il y a encore deux ultimes questions.

**Heitor Macédo** : Je vais commencer rapidement pour rappeler deux paroles d'analystes. La première d'une clinique qui devient déjà ancienne : voilà l'enfant qui arrive au moment de la recomposition de la famille. C'est l'époque de Noël. Il dit : « Je vais passer Noël chez le deuxième ami de maman et... mon papa. Et après, je vais sortir et je vais chez maman, c'est-à-dire pas tout à fait ma maman, mais la deuxième amie de mon papa. Et après je vais aller chez papa, mon vrai papa. Et finalement, je vais aller chez ma maman, ma vraie maman. » Il voulait être Médecin sans frontières.

La deuxième vignette, c'est une phrase de Joyce MacDougall, avec laquelle je suis arrivé ici aujourd'hui. Elle était aux États-Unis et on lui

pose la question à la fin d'un colloque : « Qu'est-ce que vous pensez des couples homosexuels qui décident d'avoir des enfants ? » Avec la voix qu'on connaissait quand elle parlait en français, ici parmi nous, elle aurait dit quelque chose que je ne vais pas continuer avec sa voix, mais ça commencerait : « Moi, je n'ai pas d'expérience des enfants qui ont vécu avec des homosexuels. Mais, continuera-t-elle, j'ai une clinique où j'ai beaucoup de névrosés, des pervers et des psychotiques, et ils sont tous fils d'hétérosexuels. » Donc c'est une question... joindre parfaitement le débat d'aujourd'hui, parce que je crois que ce que Joyce disait, voilà de quoi elle pouvait parler : elle pouvait parler de sa clinique. Et je pense que la position de Jean-Pierre, à mon sens, est une position très bête, très simple ; il dit tout simplement : « Les psychanalystes ne peuvent pas légiférer sur le réel. » C'est quand même dommage. Nous sommes tous je pense à la même enseigne. Et il propose à ce moment-là, à partir des éléments que nous avons théoriquement, parce qu'il ne faut pas faire du postmodernisme avec la théorie analytique et dire que finalement on n'a pas d'outils ; avec les outils qu'on a, dit-il, peut-être c'est une solution à l'horreur de la castration, condensée avec du fétichisme. Ce n'est pas, à mon sens, une quelconque position de valeur, ce n'est pas un quelconque anathème à ce qui se joue dans la scène sociale ; c'est un bricolage théorique – un terme de Freud comme la « fantasmatisation de la métapsychologie » – qui est à sa disposition.

C'est vrai qu'il y a une autre question : est-ce qu'en tant qu'analyste on peut contribuer par rapport à ce qui se passe dans le social aujourd'hui ? Et c'est vrai que je rejoins parfaitement le sentiment qui a été dit tout à l'heure, Claude, c'est que la première partie de ce que

tu as dit m'a passionné, et tout à coup tu as changé de discours et tu as présenté des choses avec lesquelles on ne peut qu'être d'accord. Mais en tant qu'analyste, quoi faire avec ce qui se joue dans le social ? C'est très compliqué. Et si, pour finir, on prend le train du social en oubliant qu'on est analyste, on peut à ce moment-là, en tant qu'analyste, participer peut-être à des massacres. Et c'est Françoise Dolto qui disait en Argentine, quand les grand-mères de la place de Mayo lui ont posé la question de ce qu'elle pensait de la recherche génétique qui se faisait à ce moment-là pour récupérer des enfants qui étaient nés en captivité, dont les parents ont été assassinés et qui ont été adoptés par les tortionnaires, elle a dit – puisque la Société psychanalytique argentine à l'époque était contre en disant « les pauvres enfants, on va les traumatiser » – elle disait : « C'est, me semble-t-il, très important parce que sinon, dans la deuxième ou troisième génération, ces enfants deviendront des assassins. » Et je pense que réellement, la question de l'espace psychique où les choses se présentent est, à mon sens, l'horizon dans lequel nous pouvons nous situer. Ce qui ne veut pas du tout dire qu'un analyste ne puisse pas intervenir politiquement. Je pense par exemple à Diego Garcia Renoso qui est sorti du Mexique avec sa femme, Julia Garcia Renoso, pour aller en Argentine pour donner une assistance thérapeutique aux mères de la place de Mayo. Mais ils l'ont donné en tant qu'analystes.

**Olivier Grignon** : Je voudrais rebondir sur ce que vient de dire Heitor Macédo, sur cette extrêmement difficile question que j'avais posée tout à l'heure : est-ce qu'elle peut ? est-ce qu'elle ne peut pas ? est-ce qu'elle doit ? est-ce qu'elle ne doit pas ? qui est la question de la place de la psychanalyse par rapport au réel. C'est très compliqué, mais il me

semble que de toute façon, il y a toujours pour un psychanalyste, en tout cas en fonction, un moment où le réel nous sert de butée, où il fait tiers et où on n'est pas dans la position de le transformer ou de l'orienter, même si à d'autres moments c'est vrai aussi. C'est compliqué. En tout cas, ce que je crois, c'est que nous, notre tâche spécifique quand même, c'est d'entendre quels sont les fantasmes en jeu dans tel ou tel discours. Là, on sait qu'on est quand même à peu près à notre place. Et en ce sens, nous avons – en tout cas, je ne sais dire que ça, parce que sinon je ne vois pas très bien ce que je pourrais, en tant que psychanalyste, dire sur cette mutation, mais je reprendrai. Claude, quand tu as dit à propos du désir d'enfant : « Ce n'est pas l'amour », tu dis : « C'est le rapport à la mort. » Je suis d'accord, mais je préciserai : à la mort de quoi ? Eh bien, il me semble, pour moi, que c'est à la mort de la jouissance absolue. C'est ça qui finit par faire des enfants.

Autrement dit, si vous voulez, la castration. Pourquoi je le précise ? Parce qu'il a été question – ça a été repris, dans la salle aussi – de légitimité. Mais légitimité de quoi dans ce débat ? C'est ça l'essentiel de ce à quoi nous sommes confrontés, c'est à un besoin et une exigence de légitimité. Mais que s'agit-il de légitimer ? Et là-dessus, je crois qu'au moins les psychanalystes, du fait de leur savoir spécifique, peuvent lever certaines ambiguïtés. Par exemple, Claude évoquait la demande, par les couples homosexuels, de mariage comme il y a un mariage hétérosexuel. Ce qui me frappe – et je suis convaincu que ce ne sont pas tous les arguments, probablement –, mais en tout cas ce que j'ai lu comme type d'argument, c'est qu'il s'agissait qu'enfin on légitime la jouissance homosexuelle parce que le mariage serait une légitimation de la jouissance hétérosexuelle. Voilà l'exemple même de l'ambiguïté qui me



semble nécessaire de lever, parce que cette argumentation repose sur une méprise complète, puisque jamais le mariage n'a été une légitimation d'un droit à la jouissance hétéro ; il n'est absolument pas l'authentification d'une jouissance puisqu'il en est même l'exact contraire d'une promotion de la jouissance.

**Jean-Pierre Winter** : Comme il se fait tard, juste un mot qui sera, en ce qui me concerne, le dernier. Mon souci dans toute cette affaire, justement – et sur ce point, je pense que d'une façon ou d'une autre, Claude et moi on peut se rejoindre – c'est celui de la transmission. Et donc ma question, par ce biais qui est d'étudier cette affaire dite de l'homoparentalité, mon souci a été de savoir : qu'est-ce qui va faire obstacle à la transmission, éventuellement ? Qu'est-ce qui fait blessure de transmission ? D'où le fait que je me suis demandé si dans une légalisation qui autoriserait – donc par la loi – à priver un enfant de père, qu'est-ce qu'on empêcherait, qu'est-ce que la loi autoriserait à ne plus transmettre ? Autrement dit – puisque Jacques Nassif tout à l'heure parlait de la voix – par où passerait la voix du Père ? Pas du père en tant que le papa, mais en tant que le papa dans la réalité, même celui qui s'est substitué au géniteur, en tant que ce papa pour l'enfant représente la succession depuis la nuit des temps de tous les papas qui ont été des papas, et donc la voix du père primitif, si vous voulez, celui dont le désir se transmet, la volonté continue dont parle Freud, la volonté continue du père mort. Par où elle va passer, la voix ?

Et de la même façon que Michèle Montrelay rappelait que l'expérience de la maternité est une expérience dans laquelle chaque femme vit sa propre conception et sa propre naissance, de même donc

dans un couple d'homosexuels hommes qui priveraient a priori et avec l'accord de la société, par la loi, un enfant de cette possibilité d'avoir affaire à tous les aspects de la gestation maternelle, quelles conséquences aura pour lui le fait, non pas d'être privé d'une maman occasionnellement, ce qui arrive accidentellement à des tas de gens parce que la maman meurt en couche, par exemple, mais par la loi d'être autorisés à ce que ne se transmettent pas justement toutes ces expériences multiséculaires ? Alors effectivement, Jean-Mathias, on ne sait pas. Il y a des tas de choses qu'on ne sait pas. On ne sait pas quelles conséquences ça aura ; on ne sait pas ce qui va se passer. Mais ça ne nous interdit pas de poser des questions. Et donc, je me rapprocherai – et ça serait mon dernier mot – en ça de ce que disait Hannah Arendt : le problème – pourtant dieu sait que depuis que je m'exprime sur ces questions-là, j'y ai affaire – ce n'est pas la méchanceté des gens, les gens ne sont pas méchants, même si en général quand on m'oppose des arguments à ce que j'essaie de soulever comme questions, je reçois beaucoup plus de haine que d'amabilité. Le problème, ce n'est pas qu'ils sont méchants, disait Hannah Arendt ; le problème, c'est juste qu'ils ne pensent pas. Et que dès qu'on leur propose d'y penser – pas de penser la même chose que celui qui pense, mais juste d'y penser –, ils deviennent haineux. Eh bien, le problème de l'homoparentalité et de l'homoparenté, c'est un exemple typique de ces questions-là. Et je propose qu'effectivement on se mette au travail de réflexion sur le sujet qui est posé à travers l'homoparentalité, c'est-à-dire le problème de recomposition aujourd'hui de toutes les fonctions familiales, etc., mais qu'on garde avec comme objectif, comme le disait Danièle Lévy tout à l'heure, le cap sur un certain nombre de choses qui, bien que Lacan ait

soutenu, notamment dans *L'étourdit*, l'éclatement du signifiant, il n'en reste pas moins que ça ne concerne pas tous les signifiants, et que le pas-tout, là, devrait être un garde-barrière précieux pour chacun d'entre nous.

**Yves Richard** : Je crois qu'on peut terminer là-dessus. Je remercie en votre nom à tous nos trois intervenants pour, à la fois leur application et leur courage, d'avoir bien voulu accepter ce débat. Merci donc à Claude Rabant, à Jean-Pierre Winter, à Michèle Montrelay et à Olivier Grignon.